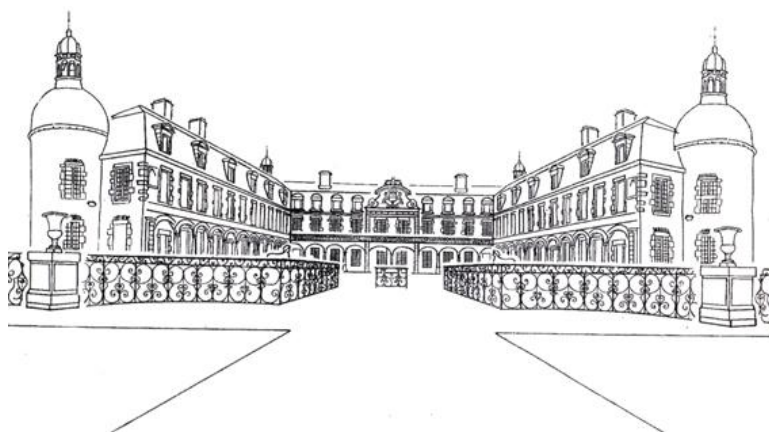




Actes de la 13^{ème} journée d'étude
samedi 23 novembre 2013

**« *Essences d'arbres, qualité des bois
et mobilier* »**



Château - 71270 Pierre-de-Bresse

Tél : 03 85 76 27 16 / Fax : 03 85 72 84 33

E-mail : ecomusee.de.la.bresse@wanadoo.fr

www.ecomusee-de-la-bresse.com

Essences d'arbres, qualité et mobilier

samedi 23 novembre 2013

Sommaire

<u>ouverture</u> par Michel DEBOST, président de l'Ecomusée de la Bresse bourguignonne, Dominique RIVIERE, conservateur en chef du patrimoine, Laurence JANIN, chef de projets.	p. 3
<u>Essences d'arbres et qualité des bois</u> par Pascal CRANGA, artisan luthier et « éleveur de bois » à Donzy le Pertuis.	p. 11
<u>Les différents styles du mobilier rural en Bourgogne</u> par André LAURENCIN, conservateur honoraire du Musée Denon à Chalon-sur-Saône.	p. 25
<u>Le mobilier bressan dans les collections de l'Ecomusée de la Bresse bourguignonne : les coffres</u> par Dominique RIVIERE, conservateur en chef de l'Ecomusée.	p. 36
<u>Les armoires de la Bresse savoyarde, leur décor et leur symbolique</u> par Josette FOILLERET, ex-antiquaire à Bourg-en-Bresse.	p. 54
<u>Le témoignage d'un menuisier-ébéniste bressan</u> par Jean SASSIER, ex-artisan à Poligny dans le Jura.	p. 71
<u>Le métier de chaisier à Rancy et Bantanges</u> par Nelly BOURDILLON, ex-chef de l'entreprise Badaut-Duquet à Rancy.	p. 79
<u>Clôture</u> par Annie BLETON-RUGET, vice présidente de l'Ecomusée.	p. 97

Ouverture

**Michel DEBOST,
président de l'Ecomusée**

Mesdames et Messieurs,

Comme je le fais depuis plusieurs années à la fin du mois de novembre, c'est avec plaisir que je vous accueille à l'Ecomusée de la Bresse bourguignonne, au château départemental de Pierre-de-Bresse avec le projet de passer ensemble une journée d'étude et d'échanges d'informations, dont le contenu vous sera présenté dans le détail par les organisateurs, en l'occurrence notre excellent directeur-conservateur en chef Dominique Rivière et Laurence Janin qui s'est chargée plus spécialement du montage de cette journée, ce dont je tiens dès à présent à la remercier particulièrement.

En ma qualité de président du conseil d'administration de l'Ecomusée, je voudrais vous saluer et vous remercier chaleureusement d'être venus jusqu'à Pierre-de-Bresse pour cette 13^{ème} édition de nos Journées d'études, dans cette période où la météorologie est un peu incertaine.

Comme chaque année, à la fin du mois de novembre, cette journée constituera donc un des derniers temps forts de notre programme d'activités, programme qui fut particulièrement dense cette année, comme en témoigne la plaquette que vous trouverez dans votre dossier et qui rappelle tous les événements que nous avons organisés en 2013

Par la même occasion, j'ajouterai que vous trouverez également dans le dossier une autre plaquette qui présente l'ensemble des animations, expositions, travaux divers,

spectacles qui vous permettront de vous associer encore à la vie de notre établissement en 2014.

Ce matin, je ne rentrerai pas dans la présentation du programme de la journée, ce qui va être fait dans quelques instants par les deux experts de l'Ecomusée, Dominique Rivière notre conservateur en chef et Laurence Janin qui a été la cheville ouvrière de l'organisation de cette journée.

Il me revient néanmoins de vous faire part des excuses qu'ont eu la courtoisie de nous adresser un certain nombre de personnalités, élus, responsables administratifs que nous avons invités comme chaque année et dont l'agenda très chargé ne leur a pas permis, à leur grand regret, d'être présents parmi nous aujourd'hui.

Je citerai plus particulièrement, outre un certain nombre d'élus locaux responsables de collectivités locales, Madame Cécile Untermaier, députée de Saône-et-Loire, Monsieur Patriat président du Conseil régional de Bourgogne, Monsieur René Beaumont sénateur de Saône et Loire, Monsieur Alain Cordier, conseiller régional et président du Pays de Bresse, et bien sûr Monsieur Rémi Chaintron, président du conseil général de Saône-et-Loire que je tiens à saluer tout spécialement, parce que la grande collectivité qu'il préside est, comme vous ne l'ignorez pas, notre partenaire principal pour faire vivre l'Ecomusée.

En ce qui concerne les services de l'Etat qui sont évidemment très intéressés et concernés par le fonctionnement de notre établissement, Monsieur le Préfet de Saône-et-Loire, Monsieur Fabien Sudry, nous a aussi fait part de ses excuses et Madame la Sous-préfète de l'arrondissement de Louhans, Madame Rozenn Caraès, quant à elle nous rejoindra dans l'après-midi.

Je salue donc à la tribune, Dominique et Laurence et à ma gauche les deux personnes qui vont intervenir ce matin.

En premier lieu, je citerai Pascal Cranga artisan-luthier, éleveur de bois à Donzy-le-Pertuis. C'est l'occasion pour Dominique et moi-même de le saluer comme une vieille connaissance puisque nous avons participé ensemble autrefois, dans les années 70,

aux travaux de l'Université Rurale Bressane basée à St Trivier de Courtes, structure qui fut en Bresse, pendant plusieurs années, un des premiers lieux où ont été conduits des travaux d'études sur le patrimoine rural, et sur la nécessité de le préserver pour les générations à venir.

Il faut bien dire qu'à l'époque, ce type de préoccupations n'était pas toujours partagé par nos contemporains, et nous étions souvent considérés comme des bêtes curieuses ! Aujourd'hui heureusement ce n'est plus le cas, et la question de la préservation et de la mise en valeur du patrimoine sous toutes ses formes fait désormais l'objet d'une large adhésion, ainsi que votre présence aujourd'hui en témoigne.

Et puis nous avons à ma gauche encore Monsieur André Laurencin conservateur honoraire qui sera le deuxième intervenant de la matinée sur les différents styles du mobilier rural en Bourgogne. Avec lui, nous avons affaire à un expert reconnu par tous les spécialistes de cette question, et je le remercie d'avoir accepté de nous rejoindre aujourd'hui.

Enfin Dominique sera également ce matin , outre son rôle d'animateur général , un intervenant de cette journée puisqu'il va présenter une recherche réalisée à l'Ecomusée, ce qui me permettra de rappeler qu' à travers lui, l'Ecomusée remplit aujourd'hui deux de ses missions importantes à savoir la réalisation d'études sur des sujets de fond relatifs au Patrimoine, et en même temps la présentation de ce qu'il a su collecter pour le mettre à la disposition de chacun des 55 000 visiteurs qui franchissent chaque année les portes du château départemental et de nos antennes et musées associés implantés dans tout le territoire de la Bresse Bourguignonne .

Je passe la parole à Dominique.

Dominique RIVIERE,
conservateur en Chef du patrimoine

Merci Monsieur le président. Je ne serai pas long comme je vais beaucoup parler en fin de matinée. Juste un mot pour dire mon amitié à chacun et vous remercier de votre présence aujourd'hui ; remercier également Laurence Janin qui est l'organisatrice de cette journée, de l'avoir mise en place et puis saluer mes amis : bien-sûr André Laurencin mon ancien collègue du musée Denon. J'ai souvenir qu'en 81-82 lorsque nous effectuions ici les premières présentations de l'Ecomusée dans ce bâtiment qu'il fallait ravalier quelque peu, tu étais déjà là à plusieurs reprises avec ton épouse qui est dans la salle, et qui elle aussi était une des grandes figures du musée de Chalon. C'est donc un réel plaisir d'accueillir un collègue mais aussi le spécialiste du mobilier bourguignon, et en particulier le spécialiste très distingué du style de Sennecey-le-Grand puisque tu as su faire bénéficier ton musée et la ville de Chalon de nombreuses acquisitions, parmi ces meubles qui précédemment n'avaient pas retenu l'attention on va dire des sommités politiques et intellectuelles . Ne serait-ce que pour cela, c'est un remerciement que l'on voulait t'adresser aujourd'hui devant notre petite assemblée. Et puis bien-sûr Pascal. Pascal, moi j'ai le souvenir d'une sacrée exposition d'instruments de musique dans les Années 77-78 à l'Hôtel-Dieu de Louhans où l'on a découvert Pascal Cranga, figure qui maintenant a fait son chemin, l'éleveur de bois de collection mais qui est aussi un facteur d'instruments, et en particulier de vieilles, émérite. Il a également eu une enfance louhannaise puisque son papa était directeur des cours agricoles à Louhans dans ces bâtiments qui jouxtent l'école primaire de Louhans. Jean Cranga, la Bresse lui doit beaucoup et en particulier plusieurs films qu'il a fait tourner dans les années 50 grâce à ses relations au ministère de l'Agriculture, tant sur le jardinage en Bresse ; je pense « Aux 3 amis », ce film qui a été tourné à Branges. Il y a eu aussi « L'œil du maître » et plusieurs autres films que l'on passe d'ailleurs régulièrement ici à l'Ecomusée puisqu'on s'est débrouillés pour en avoir l'usage. Il a également beaucoup œuvré autour de l'agriculture à cette période cruciale d'après guerre pour tout l'ensemble non seulement du Bassin maraîcher mais de l'agriculture en général sur l'arrondissement de Louhans. On est entre vieux Bressans et louhannais : il est né à

Châteaurenaud, moi je suis né à Louhans, à L'Hôtel-Dieu et j'ai été baptisé parmi les petits vieux et les bonnes sœurs. Châteaurenaud c'était 200 m à côté et puis c'était une autre commune vous le savez bien ! Je voudrais aussi saluer bien-sûr les intervenants de cet après-midi. Il s'agit de Madame Foilleret, antiquaire dans notre Bresse de l'Ain voisine et qui va bientôt commettre un grand livre que nous attendons tous et qui sera en particulier consacré aux armoires de la Bresse savoyarde. Donc un ouvrage en attente, un ouvrage attendu dont vous allez nous parler cet après-midi. Madame Nelly Bourdillon, que l'on ne présente plus, est l'emblématique chaisière du bassin de Rancy-Bantanges avec qui on a travaillé pendant des années autour de l'antenne des chaisiers, consacrée à ces métiers de chaisier et de pailleuse et qui va nous donner des nouvelles de devinez qui ? ...Peut-être de la chaise... Et puis aussi nos ébénistes bressans, Sassier père et fils, qui vont nous apporter ce témoignage de professionnels puisque lors de ces journées thématiques l'on aime bien mêler le point de vue « des intellos » et celui des praticiens. Nous allons donc essayer d'y parvenir encore aujourd'hui. Merci Madame Janin.

**Laurence JANIN,
chef de projets à l'Ecomusée**

Comme vous l'avez remarqué, cette 13^{ème} journée d'étude se situe dans le prolongement des deux précédentes qui portaient sur la forêt et sur la filière bois, et aussi sur le bocage. Nous avons choisi aujourd'hui de mettre l'éclairage sur le mobilier régional, et en particulier le mobilier bressan. Avant de rentrer dans le vif du sujet et de laisser la parole aux différents intervenants, je souhaiterais évoquer rapidement des recherches qui font référence en matière de mobilier régional que ce soit au niveau national ou local.

Au niveau national, il faut bien-sûr citer le travail du Musée National des Arts et Traditions populaires, l'enquête sur le mobilier traditionnel intitulée aussi « chantier 909 » lancée pendant la seconde guerre mondiale et réalisée de 1941 à 1946 par 45 enquêteurs qui vont parcourir la France hormis l'Alsace et la Lorraine bien-sûr, et

hormis la Corse. En se déplaçant à bicyclette, ils vont essayer de rencontrer le mobilier rural et traditionnel chez l'habitant mais aussi dans les hospices ou dans les musées. Ce formidable travail va donner lieu à 14.000 monographies de meubles, illustrées de nombreux croquis et photographies. Cette enquête constitue une formidable banque de données, d'autant plus précieuse qu'elle intervient avant les grandes transformations que va connaître le monde rural.

Ces résultats ont été quelque peu exploités depuis. Ils donnèrent lieu notamment quarante ans après, dans les années 80, à la publication, sous l'autorité de Jean Cuisenier, de la collection « Le mobilier régional français ». 15 volumes étaient prévus et finalement seulement 5 furent publiés, faute de financeurs ; dont le volume "Bourgogne-Bresse-Franche-Comté" rédigé par Suzanne Tardieu.

Il faut citer également la grande exposition "le meuble régional en France" réalisée par le Musée des ATP en 1990 à l'initiative de Denise Glück et qui donnera lieu à une publication du même nom. Voilà pour l'essentiel au niveau national.

Au plan local, il faut citer plusieurs chercheurs, en tout premier lieu , avant guerre bien sûr, les travaux du célèbre folkloriste Gabriel Jeanton qui publie en 1938 l'ouvrage « Le mobilier rustique de la Bresse et du Mâconnais ». Il y présente la spécificité du mobilier de la Bourgogne du sud par rapport à la Bourgogne du nord. Il décrit le mobilier bressan "plein de poésie et de charme" grâce au mariage de ses bois de 2 couleurs (bois fruitiers et loupe d'orme ou de frêne), et largement décoré de sculptures de fleurs champêtres stylisées, de feuilles d'eau et de têtes de chouette... Toutes choses sur lesquelles nous reviendrons dans la journée. Jeanton fait le lien entre ces meubles à deux tons de bois et la présence en Bresse d'un système bocager avec son réseau de haies où l'on peut prélever frênes et ormes têtards qui fournissent la loupe.

Il le distingue du mobilier mâconnais d'après lui "plus sobre et plus soigné" et du mobilier tournugeois en noyer et en ronce de noyer.

Il évoque également les meubles peints du canton de Montpont dont vous avez un exemplaire à l'écran. Ce mobilier peint à sculpture à faible relief agrémenté de peintures vertes, rouges ou jaunes, blanches aussi. Voilà pour l'avant-guerre.

Après-guerre, deux auteurs vont apporter une contribution notable à la connaissance du mobilier bressan. Il faut citer Suzanne Tardieu et Edith Mauriange. Elles ont toutes les deux des attaches en Saône-et-Loire ; étudient toutes deux à l'Ecole du Louvre et participent aux premiers travaux du musée des ATP. Edith Mauriange

quittera le Musée au bout de quelques années alors que Suzanne Tardieu y travaillera 45 ans : de 1940 à 1985. J'aurais aimé l'avoir avec nous aujourd'hui, malheureusement c'est une dame de 93 ans aujourd'hui et c'était un peu difficile... Edith Mauriange, pour sa part, soutiendra sa thèse à l'école du Louvre sur le mobilier bressan à deux tons de bois, mais cette thèse n'a pas été publiée. Nous disposons seulement de trois articles parus dans la Revue des ATP en 1955 et en 1956. Edith Mauriange, à défaut de pouvoir attribuer les meubles bressans à des ateliers précis, propose de les classer, de classer le mobilier à deux tons de bois en 7 familles en fonction de leurs caractéristiques propres. Elle cite ainsi : 1- la famille de Vonnas, 2- de Crottet, 3- de Curciat-Dongalon, 4- de Bourg-en-Bresse, 5- de la rive gauche de la Saône de Pont-de-Vaux à St Laurent-les-Macon, 6- de Saint-Etienne-du-Bois dans l'Ain et 7- la famille de Montpont-en-Bresse en Saône-et-Loire. Nous découvrirons ces 7 familles cet après midi dans l'exposé de Josette Foilleret.

Suzanne Tardieu, quant à elle, après avoir soutenu sa thèse en ethnologie à la Sorbonne va publier plusieurs ouvrages sur le mobilier : en 1950, les meubles régionaux datés, en 1960, les armoires de mariage, en 1976, le mobilier régional français... Grâce à un important travail d'enquêtes orales sur le terrain et de recherches en archives elle va réussir à mettre un nom sur un des artisans à l'origine du style de Sennecey-le-Grand, Claude Laborier à Nanton. Son travail sera poursuivi dans les années 2000 par André Laurencin, ici présent et qui mettra au jour d'autres artisans, comme Claude Petit pour le style de Sennecey, mais d'autres aussi pour les styles dérivés de Buxy et de Saint-Germain-du-Plain. Il nous en dira plus tout à l'heure.

En effet l'artisan, qu'il travaille en atelier, ou qu'il soit itinérant et travaille au domicile de son client, qu'il soit compagnon ou qu'il ne le soit pas, l'artisan a appris son métier chez un patron qui lui a enseigné à choisir les bois, à manier les outils, lui a transmis les techniques de coupe, d'assemblage, de finition... Ainsi le menuisier en fonction de ce qu'il a appris, de son goût personnel, de sa propre créativité va créer son style propre qui se différencie de ceux qui l'ont précédé et qui annonce celui de ceux qui poursuivront son œuvre. Ainsi, plus que de styles régionaux, conviendrait il plutôt de parler de styles locaux, œuvres d'ateliers, d'artisans... Ce type de recherche sur les ateliers, sur les artisans, reste à mener sur l'ensemble du territoire bressan, alors avis aux amateurs...

Je voudrais maintenant vous présenter les intervenants de la matinée, beaucoup de choses ont été dites, juste quelques précisions : D'abord Pascal Cranga, luthier, éleveur de bois comme on l'a dit, qui a grandi en Bresse où il passe son Bac. Il se forme ensuite à l'archéologie puis il décide de passer un CAP des métiers du bois. Il s'installe alors dans le Haut-Jura. Mais au décès de son père en 1985, il décide de s'installer dans la maison familiale à Donzy-le-Pertuis vers Cluny. En 1987, il crée l'entreprise « Bois et Buis » pour la facture instrumentale. Il se partagera dès lors entre son métier de luthier et celui d'éleveur de bois. En 2007 il reçoit le Label « Entreprise du patrimoine vivant » reconnu pour ses savoir-faire, mais il ne s'arrête pas là. En 2008 il crée un centre de formation « L'esprit du bois ». Comme son père, il se passionne pour les bois et aujourd'hui il vient nous transmettre un peu de sa passion. Ensuite, ce sera André Laurencin conservateur honoraire au musée Denon à Chalon. Lui aussi se passionne mais pour d'autres choses, les armoires notamment et plus particulièrement celles de Sennecey qu'il a découvertes en arrivant à Chalon je crois où il fut conservateur de 1966 à 2000. Il a publié depuis 3 ouvrages concernant le mobilier. Un ouvrage en 2000 sur le style de Sennecey-le-Grand, un en 2001 sur le style de Buxy, et un autre en 2004 qui est un petit dictionnaire des styles ruraux en Bourgogne. Et c'est un peu son contenu qu'il va reprendre dans son intervention aujourd'hui. Puis ce sera Dominique Rivière – je ne le présente pas – lui aussi se passionne pour les armoires mais ce sont plutôt les armoires bressanes. Il est peut-être en mesure de nous dire combien on a d'armoires bressanes dans les collections de l'Ecomusée ? 30, 40, 50 ? Non ? Quand on aime on ne compte pas !. Mais ce matin, avant de nous présenter les armoires exposées au château, il va d'abord nous parler des coffres car vous n'êtes pas sans savoir que le coffre est l'ancêtre de l'armoire. Vous savez que les recherches qui ont porté sur les contrats de mariage (que l'on trouve dans les archives notariales) ont montré que c'est au milieu du 19^{ème} siècle en milieu rural que le coffre cède sa place à l'armoire qui va alors constituer l'apport dotal de la jeune fille. C'est là où elle rangera son trousseau d'où l'appellation « armoire de mariage ».

Mais tout de suite je laisse la parole à Pascal Cranga.

Essences d'arbres et qualité des bois,
Pascal CRANGA, artisan luthier et « éleveur de bois »
à Donzy-le-Pertuis

Je ne vais pas me représenter parce que j'ai déjà été comblé par la présentation qui a été faite ! Moi, j'ai une passion avant toute chose, c'est le bois. Je suis installé à Donzy-le-Pertuis et le bois on se rend compte qu'il rentre dans la fabrication de beaucoup de choses, dont le meuble. Moi je m'appelle « éleveur de bois » tout simplement, c'est un terme que j'ai inventé parce que je fais exactement le même travail qu'un éleveur de vin. J'ai un métier qui me permet de courir toutes les forêts françaises et aussi les forêts d'Amérique du Nord où je vais assez souvent pour chercher des bois qui, un jour, deviendront instruments de musique. Ces bois, je les sélectionne, et après je les fais coucher. Je n'aime pas le terme abattre parce qu'après je vais leur donner une nouvelle vie auprès d'instruments de musique ou d'autres éléments. Je fais appel à des bûcherons qui vont les coucher, puis je les rentre à l'atelier où je vais les travailler. En Amérique du Nord, j'ai un ami avec qui je travaille et on a acheté une petite scie, « un moulin à scie » comme ils disent là-bas au Québec et on scie le bois avant que celui-ci ne franchisse l'Atlantique. Pourquoi l'Amérique du Nord ? Parce qu'il s'y trouve des essences particulières, entre autres les érables. On en a beaucoup chez nous mais ils en ont aussi beaucoup là-bas et ce n'est pas du tout les mêmes qualités que ceux qu'on trouve chez nous. De plus en plus, j'essaie de militer pour ce que j'appelle les bois « bios ». Je sais que ça va vous faire sourire un petit peu mais j'essaie de militer pour qu'on arrête de piller les forêts amazoniennes, africaines et autres... De plus, dans le domaine de la lutherie et de la facture instrumentale on est très demandeurs de toutes ces essences, à savoir tous les ébènes, les palissandres et autres bois exotiques qui viennent pour la plupart d'Amazonie. J'essaie de faire reconnaître les essences que nous avons à côté de chez nous ; les essences « de notre jardin » comme je dis, avec lesquels on va essayer de fabriquer des instruments de musique.

Une essence que je trouve très belle et que j'essaie de remettre au goût du jour c'est le noyer. Le noyer, préparé de façon un petit peu particulière, peut donner de très

belles choses et en plus, on se rend compte que des guitares en noyer ça sonne très bien. Maintenant, j'arrive un peu à gagner mon pari parce que quand j'ai des collègues luthiers qui m'appellent pour que je leur envoie des fournitures de guitare, ils me demandent de leur envoyer un papier comme quoi tous ces bois sont issus de nos forêts françaises. Petit à petit on va y arriver... et je pense que c'est une très bonne chose. Là, j'ai un petit nuancier pour vous montrer que dans nos forêts françaises on a de très belles couleurs au niveau des bois. Vous voyez qu'on va du plus clair au plus foncé. Le plus clair ici c'est le houx et le dernier ici à la fin ce n'est pas tout à fait le noyer, c'est le prunier (mirabellier). A force de courir les forêts françaises, je me suis rendu compte qu'on utilise essentiellement trois essences principales, à savoir les érables – je dis bien **les érables**, parce qu'il y a de nombreuses variétés d'érables – **les buis** aussi – parce qu'il y a beaucoup de variétés de buis aussi – et l'**épicéa** qui est le bois de résonance par excellence. Ce qui est un petit peu dommage en ce moment c'est que l'épicéa vient essentiellement du Haut-Jura parce qu'on a besoin d'une pousse très serrée.

En courant les forêts françaises, je me suis rendu compte également qu'on avait une méconnaissance totale du matériau bois et je sais maintenant que lorsque l'on rentre dans une école du bois on va apprendre à faire de très beaux assemblages, on va apprendre à faire de très belles finitions mais ce qui m'agace un petit peu, c'est qu'on occulte complètement la formation sur le bois, de ce matériau que l'on ne connaît pas. Et quand je parle de bois moucheté, de bois ondé, de bois gélif, de la graisse du chêne, des bois tors ou des choses comme ça, ce sont des choses qu'on n'utilise plus du tout dans l'industrie du bois parce qu'on n'y fait plus du tout attention. Quand on voit la charpente qu'il y a au dessus de nos têtes ici, les gens qui ont fait cette charpente ont fait attention à tout ça. Et par exemple, je ne vais pas vous dire que les éléments qui sont montants ici ne sont pas du tout pris dans les mêmes arbres que les petites pièces qui sont au dessus de nous. Par exemple au dessus de vous –je l'ai vu tout de suite- vous avez des bois qui sont parfaitement droits de fil et là, les petites pièces sont en bois complètement tors, au contraire qui vont visser. Les gens quand ils faisaient ce genre de pièces, faisaient très attention à tout ça. Ce qu'il faut savoir et je vais prendre le premier exemple du bois tors, c'est tout simplement les bois qui suivent la force de Coriolis. Je ne sais pas si vous connaissez la force de Coriolis, tout simplement c'est quand on vide son évier ou son lavabo, l'eau tourne

dans le sens inverse des aiguilles d'une montre et inversement dans l'hémisphère sud. D'ailleurs chez nous, on a la chance pour se rappeler ça, il y a un animal qui nous rappelle ça et qui est un animal typiquement bourguignon, c'est l'escargot, la coquille d'escargot qui visse dans le sens inverse des aiguilles d'une montre. Eh bien les arbres, ils font exactement la même chose. Donc le bois ici, les pièces principales de cette charpente sont parfaitement droites de fil. On le voit parfaitement ici au niveau du cœur, comme ils sont fendus, ils sont parfaitement droits. Par contre si vous prenez les petites pièces comme on en a ici, on voit que le fil tourne légèrement et dans le sens inverse des aiguilles d'une montre. Quand les bois étaient tors, on prenait toujours de petites pièces qui ne rentraient pas forcément, mécaniquement parlant, dans la pièce qu'on voulait faire mais qui permettait de supporter, et si le bois venait en vieillissant à tourner, ça ne prêtait pas à conséquence. Ceci, c'est le genre de choses auxquelles le charpentier faisait très attention, et on faisait les mêmes choses dans le meuble, et maintenant on n'y fait plus du tout attention. Et on s'étonne maintenant quand on a de belles villas, que l'on met de jolis poteaux devant, que les pieds commencent à tourner de tous les côtés. Et on dit c'est bizarre, le bois n'était pas sec. Non, ce n'est pas le bois qui n'était pas sec, c'est que le bois a été très mal choisi. Ca, c'est le genre de choses auxquelles je fais très attention quand je sélectionne mes bois sur pied. Par exemple, quand je vais choisir un épicéa, je vais faire attention à ce qu'il ne visse pas parce que s'il visse, après pour jouer du violon, il va être complètement tordu et ce ne sera pas facile. Donc, il vaut mieux prendre des bois qui ne vissent pas du tout. Ce sont toutes ces spécificités qu'on va voir sur pied. C'est pour cela que moi j'aime bien me promener en forêt, voir les bois et faire une sélection sur pied, parce que sur pied on peut déjà voir, on découvre un tas de choses.

Simplement en regardant l'arbre, en regardant l'écorce, l'arbre va déjà vous raconter beaucoup de choses. Avez-vous entendu parler de la « **moustache des arbres** ? » Est-ce que vous saviez que les arbres étaient moustachus ? Je vais essayer de vous trouver la photo qui correspond à la moustache des arbres. La moustache des arbres, c'est cette partie là, et là, c'est sur un hêtre, mais il y a beaucoup de bois qui vont avoir ça. Le bouleau aussi, enfin tous les arbres qui ont les écorces lisses. La moustache va pouvoir nous dire tout simplement qu'à cet endroit là il y a une branche dans l'arbre et que la branche est tombée. Et plus la moustache est plate,

plus la branche est tombée il y a longtemps. Par contre si la moustache fait vraiment un « U » bien marqué cela signifie que la branche est tombée récemment. Et donc cela veut dire que lorsque l'on va choisir l'arbre sur pied, on va savoir qu'à cet endroit là, il y avait une branche et que lorsqu'on va faire les planches, le nœud, on va le trouver très vite. Par contre, dans cet arbre là, la branche est tombée il y a très longtemps et là pour le coup on va pouvoir l'utiliser parce que le nœud on va le trouver très loin, près du cœur. Ceci, toutes ces petites choses, on appelle ça « **la lecture sur écorce.** »

Je peux vous montrer un autre exemple aussi, là c'est autre chose, ce sont des **blessures**. Donc, ce ne sont ni plus ni moins que des plaques d'acier clouées aux arbres et l'arbre va tout doucement « digérer » cette plaque. Là, on la voit encore, mais des fois elles peuvent complètement disparaître. Je vous montrerai quelque chose tout à l'heure. Voilà ce qu'on appelle une lecture sur écorce aussi, là, c'est un chêne et là vous avez une sorte de **boursouflure** et ça s'appelle « la graisse du chêne ». Tout simplement, c'est un des mystères de la nature ; et c'est très bien comme ça que la nature ait encore des mystères, à un moment donné un arbre va se mettre à faire de l'aubier comme ça. Ça n'altère pas du tout la qualité du bois mais de temps en temps on va voir un anneau comme ça autour de l'arbre. Quand on le coupe à cet endroit-là, effectivement on a un peu plus d'aubier mais le bois dessous lui est complètement sain. Il n'y a aucun problème. Et on ne sait pas pourquoi l'arbre fait cette chose là, et c'est très bien ! Tout ça c'est ce qu'on appelle la lecture sur écorce ; ici, c'est beaucoup plus facile à comprendre : c'est une blessure tout simplement.

Ici, c'est un Douglas qui malheureusement a souffert d'une chaîne qui est venue frotter contre son écorce.



Il ne faut pas oublier que l'arbre est un être vivant et petit à petit quand il est blessé, il va cicatriser. Il ne va pas pouvoir complètement fermer la blessure mais petit à petit l'arbre va produire de l'écorce et venir refermer cette blessure complètement. Là, on la voit de plus près, donc petit à petit la blessure est en train de se refermer. Il arrive quelquefois mais c'est très rare que les bois se soudent entre eux. Il y a une région qui est très célèbre pour ça, c'est le Morvan, dans la région de Saint-Léger-sous-Beuvray on faisait des haies comme ça, des haies de prés en bois tressés et c'est superbe !

Autre chose là qui est moins drôle, quand l'arbre devient bois, c'est-à-dire quand on commence à débiter l'arbre, on a l'impression que l'arbre ici a de tous petits points et là, ce sont ni plus ni moins que des plombs de chasse.



Eh oui, quand on va en forêt, on chasse et malheureusement quand la balle n'atteint pas la bête de temps en temps les plombs arrivent dans l'arbre. Et là, ce n'est pas très intéressant parce que dans un gros noyer comme celui-ci le plomb n'abîme pas les machines quand on travaille, ni les outils mais ça nous amène une oxydation, une teinte noire qui n'est pas forcément du meilleur goût. Et ceci, on ne le voit malheureusement pas parce que l'arbre continue à pousser, à digérer les plombs complètement et ce n'est que lorsqu'on travaille le noyer, qu'on découvre ça.

L'arbre ici est fendu sur toute sa longueur parce que ce n'est ni plus ni moins qu'un arbre foudroyé. La foudre passe entre l'écorce et le bois parce que c'est l'endroit où le bois est le plus humide ; donc le plus conducteur, électriquement parlant. Et c'est pour ça que souvent les bois foudroyés conservent leur écorce mais souvent sont calcinés entre l'écorce et le bois. Il y a des bois qui continuent à vivre ensuite comme celui là ; et des autres malheureusement qui meurent. Petite parenthèse aussi, autrefois, quand les anciens plantaient des arbres, ils faisaient toujours attention surtout quand ils avaient des beaux parcs comme on a ici. Ils savaient que généralement la foudre touchait les arbres les plus hauts. C'est pour cette raison que l'on trouve des cèdres du Liban parce que ce sont des bois qui poussaient très vite, très haut, et servaient de parafoudres. C'est un bois qui a très peu de valeur – on ne

fait pas grand-chose avec le cèdre parce que c'est un bois très cassant – on n'en fait rien du tout mais c'est un bois très joli et malheureusement quand il prend la foudre on sait qu'on doit en replanter un. Cela permettrait de protéger et les habitations et le parc.

Autre chose maintenant, ce qu'on appelle « **lecture sous écorce** ». Là, c'est différent, ce sont des vagues qu'on va voir ici.



Donc là, c'est le cas d'un érable sycomore et c'est ce qu'on appelle un « bois ondé ». pour ces bois là, l'écorce elle est parfaitement lisse et quand on décolle un tout petit peu l'écorce on voit toutes ces traces qui vont nous donner de très beaux dessins à l'intérieur du bois qu'on appelle des ondes. Tous les bois peuvent être ondés comme cela. C'est pour cela que je milite entre autres au sein des écoles forestières -parce que j'enseigne beaucoup dans les écoles forestières- de revaloriser absolument le martelage du bois. Le martelage du bois permet de voir des tas de critères dans le bois et de voir leurs qualités parce que le bois ondé se vend entre 5 et 10 fois le prix de l'arbre normal ; donc c'est quand même intéressant de le repérer quand on le trouve. Ici, c'est un érable ondé ; c'est un quart d'érable ondé dans lequel je vais faire un violoncelle ou des guitares. L'érable ondé, voilà ce que ça fait sous le vernis quand on fabrique un instrument de musique ; c'est du plus bel effet.

On a aussi les bois « loupés ». Vous en avez une petite ici, c'est une loupe de châtaignier.



La loupe, ce sont des protubérances qui poussent autour du tronc. Ca peut ne pousser que d'un côté ou éventuellement tout autour du tronc, mais là aussi, il faut faire un débit particulier qui est approprié aux loupes pour obtenir le meilleur dessin. Ces loupes, je sais qu'elles sont assez célèbres dans le mobilier bressan. Aujourd'hui, on ne fait plus trop attention en scierie, les arbres rentrent et c'est un scanner qui va dire comment on va débiter pour avoir le meilleur rendement au niveau de la pièce. Sauf que les anciens savaient très bien que le cœur de l'arbre on ne l'utilisait jamais parce que c'est de là que viennent toutes les tensions. Donc le **débit traditionnel** avec lequel on aura le moins de souci, c'est le **débit en quartiers** ; c'est celui-là. Vous voyez, tous les traits de scie passent par le cœur de l'arbre ce qui signifie que le cœur de l'arbre sera complètement éliminé. On peut aussi avoir d'autres débits, comme celui-là, je vous ai montré de nouveau le quartier ici et là, le **débit faux quartier** qui était couramment utilisé dans les scieries anciennes, les scies battantes où même les gens qui travaillaient au bois montant parce ça permettait de travailler des pièces plus petites mais surtout d'avoir des bois

qui ne travailleront pas. Ce qui est très dur dans le débit du bois c'est que vous avez les cernes annuels qui vont tous être concentriques autour du cœur de l'arbre. Et quand on prend une planche comme ici par exemple, là, le fil du bois sera complètement perpendiculaire à la face de la planche et ce sont ces planches là qui vont travailler le moins dans le temps. Le bois ne bougera pas. Par contre, plus le fil du bois est parallèle à la face de la planche, ce qu'on appelle les planches de dosse, par exemple si je donne des coups de scie comme ça, parallèles, les planches qui vont être ici, le fil du bois sera parfaitement à plat. Et là pour le coup, le bois va énormément travailler. C'est pour cela qu'il vaut mieux au maximum toujours travailler avec un fil du quartier sauf justement pour les loupes parce que les loupes se trouvent toujours à la périphérie du bois. Le cœur d'un bois loupé ou d'un bois ronceux n'est jamais ronceux à cœur ; il n'est ronceux que sur la périphérie. Donc pour avoir de plus grandes planches et de plus beaux dessins, on va faire ce qu'on appelle un **débit sur dosse**. Alors là c'est l'inverse, on va travailler des planches en tournant autour de l'arbre comme ça chaque fois on tournera l'arbre d'un quart de tour. Tous ces savoirs, ce sont malheureusement des choses qui ne sont plus du tout faites en scierie et ça, c'est fort dommage. Ce sont des choses que les anciens scieurs savaient très bien, connaissaient très bien. On le voit aussi dans les meubles anciens que les gens savaient très bien scier leur bois en fonction des pièces qu'ils voulaient faire, et ça, c'est un message que je veux faire passer c'est que malheureusement nos débits de bois quand on veut faire de beaux meubles, ne sont plus du tout adaptés à ce que l'on veut réaliser. Il est vrai qu'on est obligé maintenant de plus ou moins utiliser le bois que nous proposent les scieurs qui n'ont pas tous toutes ces connaissances.

Question : Différence loupe et ronce ?

Pascal Cranga : Alors là, ça va dépendre beaucoup de la géographie du lieu parce que généralement la loupe ça va être en partie aérienne et la ronce ça va être en partie souterraine. Mais je peux vous dire que dans d'autres régions de France c'est l'inverse ! Chaque région de France a son appellation. Par contre ce qui est important c'est que le résultat sera le même, le dessin sera le même. Si on prend la loupe de noyer qui est la loupe la plus connue, les anciens vous diront que c'est provoqué par la pie. Quand un noyer pousse de la noix, c'est que la pie est venue

voler une noix et est allée plus loin pour la manger, et puis n'a pas réussi à l'ouvrir. Elle la laisse alors au milieu du pré et la noix tout doucement avec l'humidité qui rentre dans le sol, germe et l'arbre pousse de la noix. Quand ceci se produit, ça vous donne une loupe (ou une ronce). Par contre, quand on prend un noyer transplanté, vous n'aurez jamais la loupe ou la ronce. Il y a des gens qui ont parlé de piqûres d'insectes, mais ça n'a jamais été prouvé scientifiquement. C'est très particulier. C'est comme les ondes, on ne sait pas du tout pourquoi un bois est ondé. Il y a des gens qui disent que ce sont des courants telluriques et on raconte beaucoup de choses autour des bois mais on ne sait pas grand-chose. Je pense qu'il y a encore des grands mystères dans la nature qu'on ne sait pas expliquer... Moi ce que je dis toujours "quand on travaille le bois, ce n'est pas nous qui commandons la matière mais c'est la matière qui nous commande". Ce qui veut dire que nous, quand on va prendre une pièce de bois, on va la regarder avant de la travailler et c'est elle qui va nous dire comment on doit la travailler et surtout dans quel sens il faut la travailler. Je prends comme exemple un morceau de buis qui est pour moi un bois "caractériel". C'est un bois qui, s'il a envie de travailler, 100 ans, 200 ans, 300 ans après il continuera à travailler. Quand on va travailler une pièce de buis, nous on en utilise beaucoup, des carrelets qui ne sont pas très gros, ils font 40 mm par 40 mm et généralement sur 3 à 400 mm de long pour fabriquer des flûtes à bec, pour fabriquer des traversos, des flûtes traversières anciennes ou des clarinettes anciennes. Et bien ce carrelet de buis s'il n'est pas pris dans le fil du bois, il continuera à travailler, il fera la banane. Par exemple, à l'Ecomusée, la fameuse petite musette ; une petite musette en buis, une petite cornemuse bressane en buis, et bien elle fait la banane parce que le buis avait malheureusement été mal choisi. Au niveau du séchage, je fais bien la différence entre séchage et vieillissement. Pour moi, ce sont deux choses complètement différentes. Un bois peut être sec au bout de six mois mais ce n'est pas pour autant qu'il sera travaillé. Cela a été prouvé scientifiquement en mesurant le taux d'hygrométrie parce qu'on fait très attention à la lunaison ; ça joue énormément. Si un jour vous voulez faire une expérience vous prenez un magnétophone – même le moins précis possible- vous prenez un arbre, vous mettez une petite croix dessus et vous vous amusez à le sonner avec un petit marteau un jour de pleine lune et un jour de lune dure (c'est-à-dire sans lune) et vous verrez que le son est complètement différent, parce que le mouvement de sève est complètement différent à l'intérieur. On se rend compte qu'un bois coupé en bois de lune sera sec au bout de six mois

par contre il sera toujours nerveux, c'est-à-dire qu'il va garder sa nervosité. C'est pour ça qu'un bois, même s'il est sec au bout de six mois on va le laisser vieillir, plus un bois est vieux meilleur ce sera. Dans le domaine du violon ou de la guitare ce sont des bois qui ont un minimum de 30 ans de vieillissement et non pas de séchage et là je reviens toujours à mon terme « d'éleveur de bois » au même titre qu'un éleveur de vin. Pour nous, un bois est sec au bout de six mois, mesuré, il est à 15 % d'humidité après six mois de coupe mais après il faut qu'il se libère de cette nervosité qui est à l'intérieur.

Je voulais vous montrer un autre petit exemple, on a une fierté ici en Bourgogne, cette écorce je ne sais pas si vous la reconnaissez, ça pourrait ressembler à une écorce de chêne mais en réalité c'est une écorce de buis parce qu'on a la chance aussi en Bourgogne d'avoir les plus beaux buis. Quand on prend les livres des encyclopédistes comme Diderot, Bergeron et autres, ils nous parlent du Col des Chèvres près de Tournus, où l'on pouvait trouver les plus gros buis. Celui-là, il n'est pas au Col des Chèvres, il est situé à Bresse-sur-Grosne où il y a toute une forêt de buis comme ça qui font entre 40 et 60 cm de diamètre. J'ai d'autres photos où l'on voit le buis, voilà la main à côté pour vous montrer l'échelle, et bien c'est un buis ! Cette variété de buis s'appelle du *Buxus balearis* et comme son nom l'indique c'est un buis qui vient des Baléares et ce sont des buis qu'on trouve surtout dans les parcs parce que ce sont des buis qui devenaient très gros. On le reconnaît aussi grâce à sa très grosse feuille verte. Ce buis là, nous on s'en sert beaucoup dans les instruments de musique parce que il faut le travailler toujours hors cœur. Quand on a besoin de grosses pièces en buis il faut déjà enlever le cœur... Moi, les buis que je travaille font au moins 20 cm. Le dernier que j'ai rentré à l'atelier fait 80 cm de diamètre et 13 mètres de haut et il venait d'Arles. Je peux difficilement donner un coup de scie dedans. Je l'ai laissé à l'atelier parce que je pense que je vais le laisser comme ça, il est trop beau pour être coupé. Ces buis là, il faut être honnête ce sont des buis qui poussent relativement vite. Les buis de 40 cm à Bresse-sur-Grosne ce sont des buis qui vont avoir à peu près 200 ans. Il y a des petits buis d'ornement qui vont avoir 0,50 m ou 1 m de haut et qui vont avoir 3-400 ans. Ce sont des buis qui poussent très lentement qu'on trouve sur les côteaux calcaires et sur les plateaux de la Côte-d'Or. Ils poussent également sur des sols où il n'y a rien à manger ça c'est certain mais ce sont des buis qui sont relativement protégés et c'est un bois intéressant à travailler. Petite anecdote, le buis était aussi vraiment tout utilisé y

compris jusqu'aux feuilles car on s'en servait comme témoins thermiques pour les potiers et pour la forge. Tout simplement, quand on prend une feuille de buis et qu'on la met sur une pièce qui est chauffée au rouge, elle se met à tourner et la vitesse à laquelle elle se met à tourner ça peut donner la température de la pièce ; entre autres pour la trempe de la pièce. On prenait aussi des poignées de buis comme de la farine qu'on jetait dans le four pour avoir une indication de la température. Le buis était énormément utilisé.

Je voudrais vous montrer que la nature est, malgré tout ce qu'on peut lui faire subir, relativement riche et pas rancunière... Je vous ai apporté une pièce de bois. Ce n'est ni plus ni moins un morceau de platane. Sur les premières lignes électriques, on vissait directement les tasses en verre dans les platanes qui étaient au bord des routes. La tasse ici a été vissée sur un platane puis la ligne électrique a été supprimée et petit à petit l'arbre a continué à pousser et a complètement digéré cette tasse. Je ne vous cache pas que quand on met ça sur le banc de sciage la lame se met d'un seul coup en huit, saute du banc de sciage, on se demande pourquoi, c'est assez impressionnant ! La partie que l'on voit là en métal sur le côté, il y avait du bois ici, j'ai tout enlevé parce qu'il y a des gens qui ne comprennent pas pourquoi je m'amuse à incruster des pièces comme ça dans du bois !

Question : Quels instruments fabriquez-vous avec le buis ?

Pascal Cranga : Avec le buis on va fabriquer beaucoup d'instruments à vent, beaucoup d'instruments baroques parce que vous savez que la grande mode est à la musique baroque. On va fabriquer tout ce qu'on appelle les traversos qui sont ni plus ni moins des flûtes traversières, des flûtes à bec et aussi beaucoup de pièces de quincaillerie ; à savoir les chevilles, les mentonnières de violon, les claviers d'orgues, de clavecins ou toutes ces pièces là... Le buis, c'est un bois qui a un toucher fantastique.

Question : Et l'alisier torminal ?

Pascal Cranga : Oui, c'est vrai qu'on utilise l'alisier torminal c'est un bois au grain très fin qui est très blanc quand on le coupe et qui devient saumon avec le temps. On va l'utiliser également en lutherie. A force de me promener dans les forêts, et de voir

qu'il y avait tous ces bois autour de chez nous, et des bois que moi j'utilisais, je ne voulais pas les abandonner et je voulais leur trouver des applications. Entre autres dans l'exemple de l'alisier torminal, j'ai un énorme marché maintenant où je calibre des petites pièces au 10^{ème} de mm. Je vends ça aux gens qui font du modélisme d'arsenal ; aux gens qui s'amuse à refaire des maquettes de bateaux anciens. L'alisier torminal, l'avantage c'est qu'il a presque la couleur du chêne mais si on utilisait le chêne pour faire ces maquettes le fil du bois du chêne qui est très gros ne serait pas beau du tout dans la maquette. Donc c'est pour cela qu'on utilise beaucoup l'alisier et on arrive à faire de très belles pièces. Entre autres, j'ai un très gros client, le Musée de la Marine à Paris, qui m'achète beaucoup de pièces. La couleur de l'alisier torminal va du gris clair au gris foncé. Petite anecdote, à l'heure actuelle je suis en train de rechercher de l'épine-vinette ou Berbéris, j'en cherche parce que c'est un bois qui était couramment utilisé entre autres aux 17^e et 18^e siècles dans le meuble et dans la marqueterie pour faire les yeux d'oiseaux parce que ça vous donne un jaune très profond et très spécifique. Ceci, pareil, c'est une connaissance que les gens de cette époque là avaient. Ils avaient une connaissance du bois qui était phénoménale, et qu'on a complètement perdue, malheureusement.

Question inaudible.

Pascal Cranga : Oui, mais malheureusement il s'oxyde, c'est comme l'acacia ou le faux acacia qui va aller du vert au jaune et avec le temps, avec les UV, petit à petit, il va devenir marron. Comme le cytise, lui quand on va le couper il va être assez vert aussi mais par contre avec le temps il va devenir couleur chocolat.

Question inaudible.

Pascal Cranga : Effectivement, il y avait plusieurs techniques, parce qu'on pouvait faire de la fausse loupe en blessant un arbre et là j'en veux pour preuve un bois qu'on appelle la loupe d'Amboine. La loupe d'Amboine c'est ni plus ni moins qu'une blessure qui est faite par les chèvres, ou la loupe de thuyas, qui sont aussi des petits arbustes qui poussent entre autres dans les déserts et les chèvres viennent les brouter en permanence. Dès qu'il y a une petite pousse elles viennent manger ça, et à force ça vous fait une sorte de loupe, belle, très fine. Avant, on coupait beaucoup

les frênes car quand il n'y avait plus assez pour donner à manger aux bêtes, on donnait les jeunes pousses de frêne à manger et à la longue ça donnait de très belles loupes.

Les différents styles du mobilier rural en Bourgogne,
André LAURENCIN, conservateur honoraire du Musée Denon
à Chalon-sur-Saône.

✧ **STYLES DE BOURGOGNE DU SUD**
(SAÔNE-ET-LOIRE ET BRESSE DE BOURG) :

A – STYLES BRESSANS

2 – *Styles de la Bresse louchannaise :*

b – • Pierre BASSEN (1802 - ?), menuisier à
Thurey.

• Jean BASSEN (1813 - après 1869), me-
nuisier à Thurey, frère de Pierre.

d – • Pierre BASSEN (1843 - après 1869),
menuisier à Lessard-en-Bresse, (canton de Saint-
Germain-du-Plain) fils de Jean.

- Emiland BASSEN (1843-après 1870), menuisier-ébéniste à Lessard-en-Bresse (?), né à Thurey.

- Pierre REBILLARD (1822 - 1906), menuisier à Saint-Germain du-Plain.

- Pierre REBILLARD (1848 - 1923), fils de Pierre, menuisier à Saint-Germain-du-Plain.

- Charles REBILLARD (1852-après 1878), frère du précédent, menuisier à Saint-Germain-du-Plain.

e – • Jean-Marie GIRAUD (1758 - 1842), menuisier à Tournus depuis 1797 ; nous le retrouverons ultérieurement.

3 - Style de la Bresse de Bourg :

Bien qu'il n'y ait pas eu de recherche approfondie sur ce point précis, quelques-uns de ses menuisiers ont été identifiés par Gabriel Jeanton et par Edith Mauriange qui, sans s'y attacher particulièrement, a remarqué la rareté des ateliers dont l'aire de diffusion dépasse les limites du canton. Il faut tout de même noter que sa publication est très réduite par rapport à sa thèse malheureusement inédite.

– canton de Saint-Triviers-de-Courtes, Curciat-Dongalon :

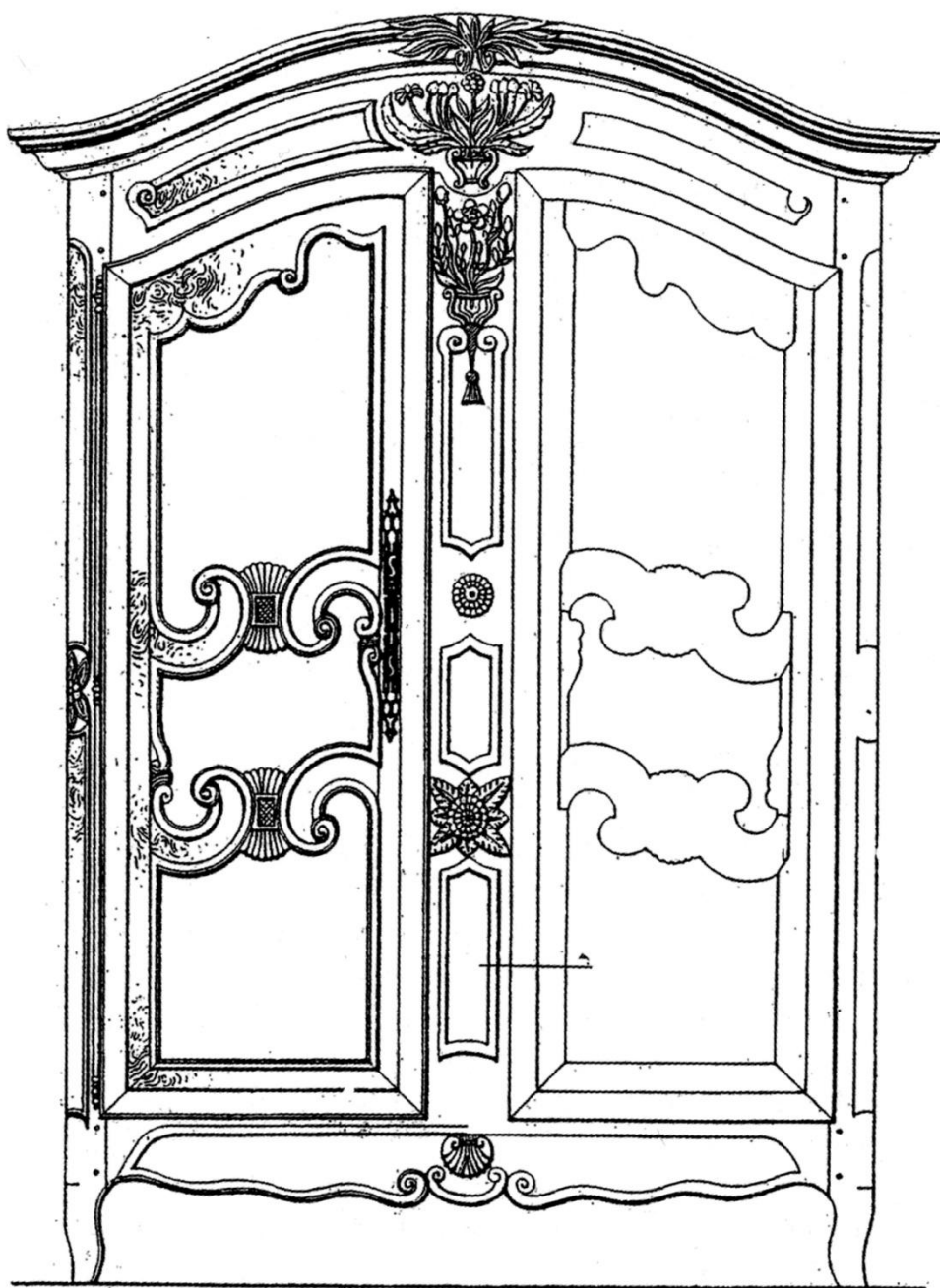
- atelier Jérôme DESCHAMPS, actif au XIX^e siècle.

- atelier GAILLARD, dit Taravel, actif au XIX^e siècle.

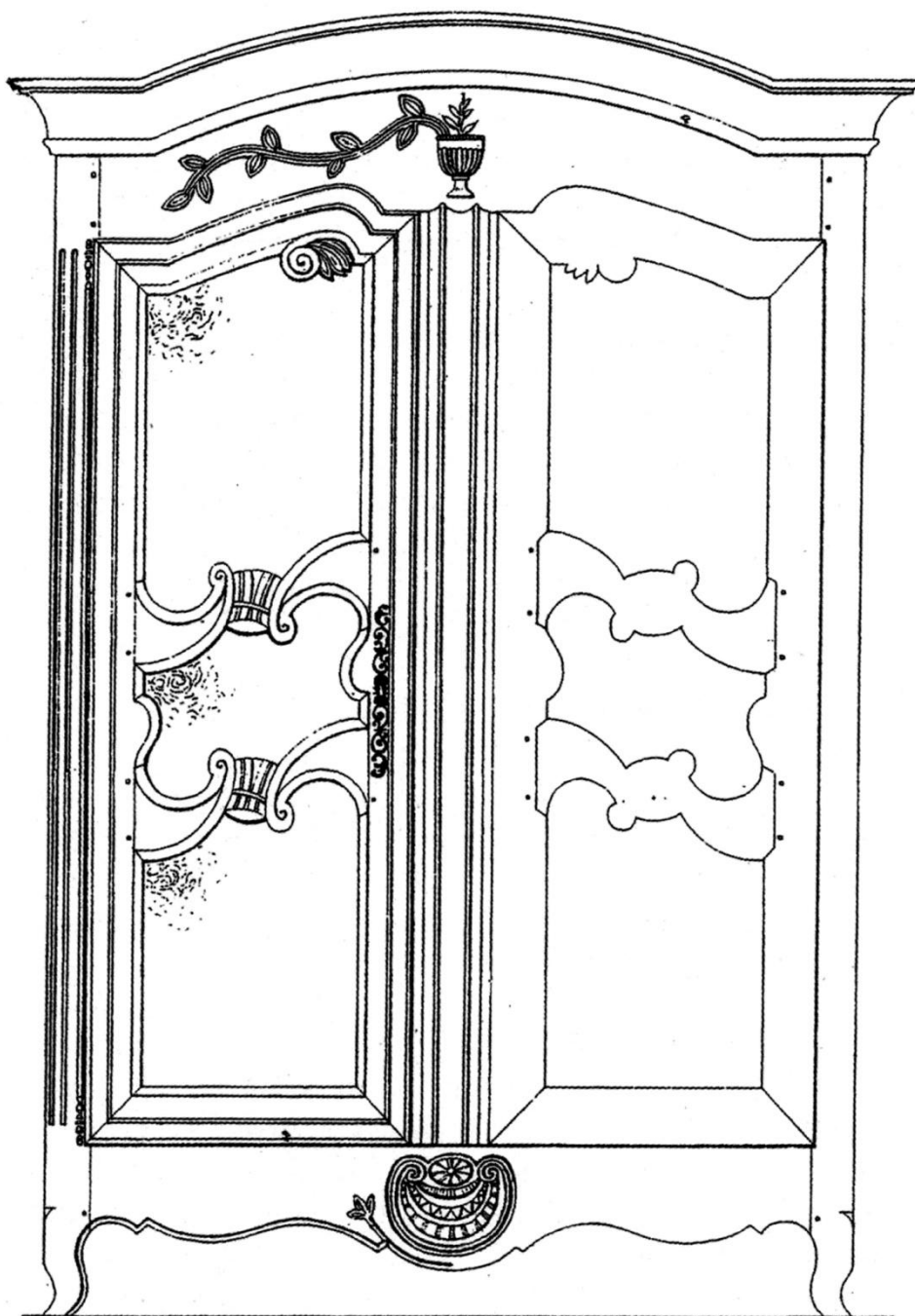
- atelier GUYOT, actif régulièrement de 1840 au début du XX^e siècle (dernier représentant vivant de 1861 à 1947).

– canton de Saint-Nizier-le-Bouchoux :

- Balthazar SOUFFREY, atelier Balthazard dit Macchabée, actif au XIX^e siècle.



Bourg (Ain) :
Armoire en cerisier et loupe de frêne (h : 2,30 m), enq. Blox et
Aussonne, EMT 74.



Saint-Julien-de-Civry (Saône-et-Loire) :
 Armoire charolaise (h : 2,42 m), noyer, enq. A. Aussonne, EMT 142.
 Même tracé, styles opposés ; dans les deux cas, corniches plus
 souvent droites.

– autres cantons :

- **Biziat** : atelier CHANEL, actif au XIX^e siècle.
- **Marsonnas** : Louis LAMAIN, actif en 1840.
- **Sainte-Croix** : Philibert PRESCIAT, actif en 1866.

B – STYLES BOURGUIGNONS DE LA RIVE DROITE DE LA SAÔNE :

3 – a – *Style de Sennecey-le-Grand* :

Sennecey-le-Grand :

- famille DUCARD, présente du milieu du XVIII^e siècle à 1834 ; destin comparable à celui de la famille CAMINOT près de Sens.
- Claude PETIT, menuisier, créateur du style local en 1834 (Sennecey, 1813-1856).
- Jean MAUGUIN, menuisier (Sennecey, 1796-1879).
- Louis CHARDIGNY, menuisier (Sennecey, 1837-1898).
- Serrurier anonyme actif de 1834 à peut-être 1880.

Laives :

- Louis BORDET (Cortevaix, 1824 - Laives, 1887), serrurier installé en 1844 ; il ajoute aux motifs des entrées de serrures de son concurrent une roue à quatre, six ou huit rayons.

Nanton :

- Claude LABORIER (Etrigny, 1819 - Nanton, 1864), menuisier.
- François DUFY (Curbigny, 1837 - Nanton, 1912), menuisier.

[Localisation inconnue] :

- FURGEOT, menuisier actif en 1875.

Varennnes-le-Grand :

- Jean CHAUX (Saint-Christophe-en-Bresse, 1817 - Varennnes, 1875), menuisier.
- Joseph CHAUX (Saint-Christophe-en-Bresse, 1830 - Varennnes, 1893), menuisier, élève de Claude PETIT.

3 – b – Style de Buxy :

Buxy :

- Benoît NAPOLY (Buxy, 1813 - 1881), menuisier-ébéniste.
- François NAPOLY (Buxy, 1819 - 1881), menuisier, frère de Benoît.
- Joseph MAITREJEAN (1799 - Buxy, 1880), menuisier, beau-frère des précédents.
- Théodore-Joseph JULIEN (Bonnieux, 1821 - après 1843), menuisier, beau-frère des précédents.
- Nicolas GIRARD (1823 - après 1850), menuisier, beau-frère des précédents.

Sainte-Hélène :

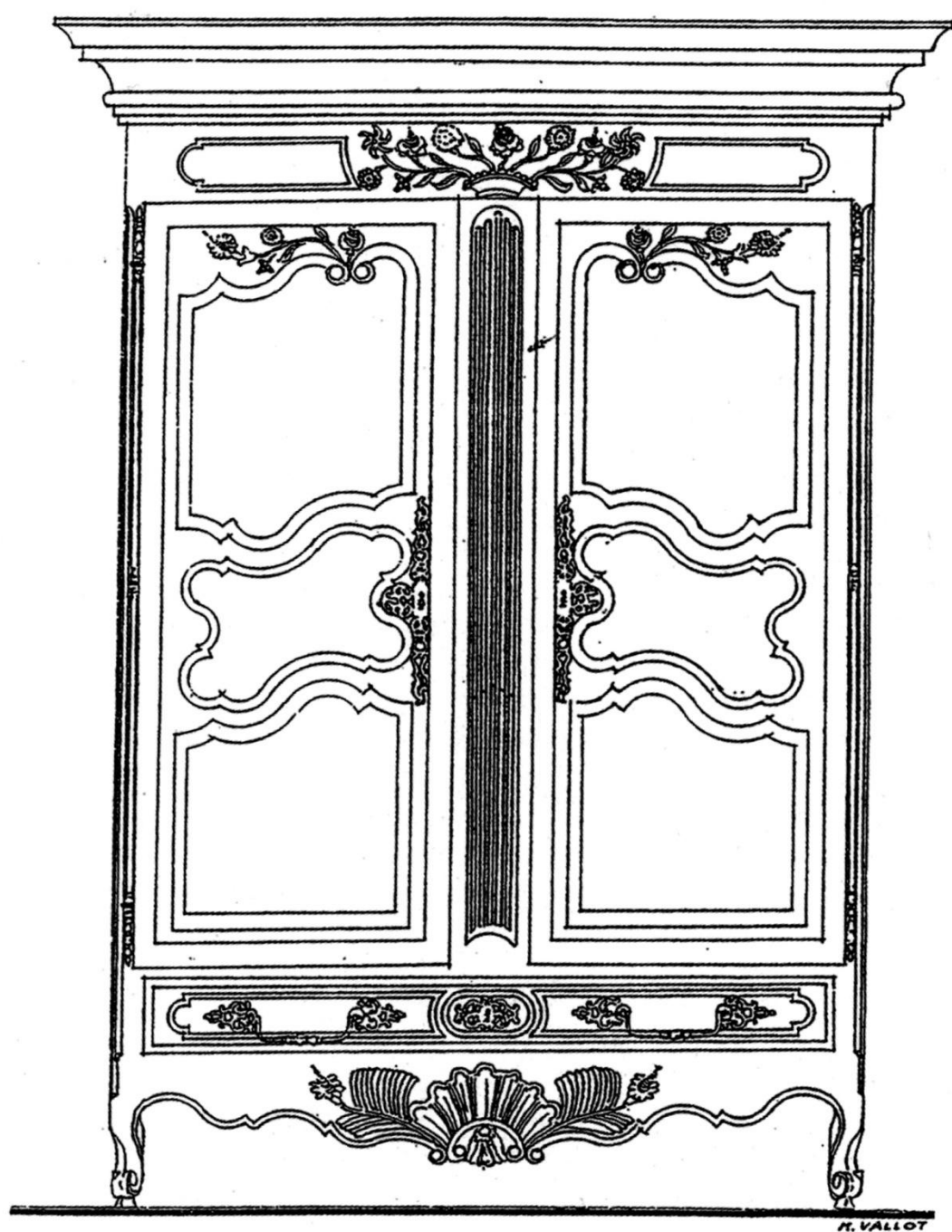
- Louis PELLETIER (1850 - après 1892), menuisier.

Marcilly-les-Buxy :

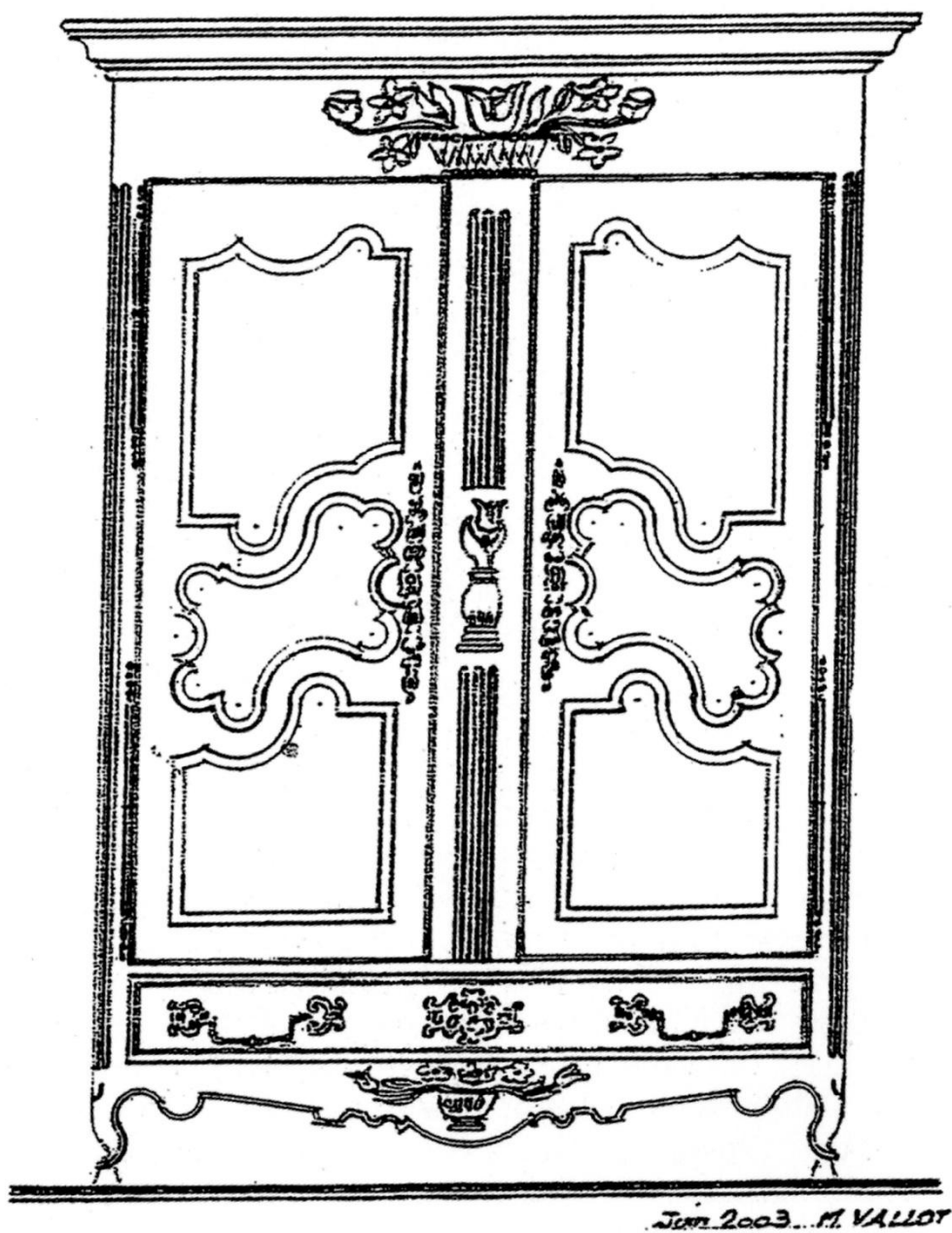
- Joseph FLECHE (Saint-Pierre-de-Varennnes, 1810 - Marcilly, 1891), menuisier.
- Lazare FLECHE (Marcilly, 1848 - 1918), menuisier, fils de Joseph.

Germagny :

- Claude PERNETTE (env. 1820 - après 1864), menuisier.



Claude Petit (Sennecey) :
son armoire personnelle.



Pierre Rebillard :
armoire de Saint-Germain-du-Plain.

3 – c – Style de Saint-Germain-du-Plain :

Rappel pour mémoire de ce style bressan déjà traité, à cause de sa similitude avec celui de Sennecey.

4 – d – Style de Tournus :

Rappel de ce menuisier déjà cité parmi les artisans bressans puisqu'il a réalisé une version de son style pour chacune des rives de la Saône :

- Jean-Marie GIRAUD (1758-1842), menuisier lauréat de l'Académie de Dijon en 1789, marié et installé à Tournus en 1797 et pratiquant un style Louis XVI assez sobre, en noyer, de caractère urbain, avec une variante plus chaleureuse avec pieds et chantournements inférieurs Louis XV, voire à deux tons de bois selon le goût bressan, plus répandue en milieu rural. Il est le seul artisan de cette table dont la carrière englobe la tradition du XVIII^e siècle et la floraison des styles ruraux.



Même sans avoir donné lieu à des recherches particulières, ce petit aperçu ne se borne pas à une simple compilation des connaissances publiées auparavant et les rapprochements qu'il a suscités ont donné un sens inédit à des observations en elles-mêmes anecdotiques. Nous n'en rappellerons que trois.

1. L'examen d'une armoire parisienne a donné l'origine d'un tracé caractéristique de l'Yonne du nord et confirmé par ses adaptations l'attraction du style Louis XV sur les classes rurales, ce qui est intéressant en soi mais a surtout attiré l'attention sur un parcours d'influences en Ile-de-France (à Paris du modèle aristocratique à une simplification moins coûteuse, puis diffusion à l'extérieur), opposé à celui de la plupart des autres régions où c'est l'implantation de modèles aristocratiques en province qui inspire directement les praticiens locaux.

2. Cette étude fait prendre conscience de la différence entre style régional et style rural, ce dernier se rapprochant presque inéluctablement du style Louis XV aux lignes plus proches de celles d'un milieu végétal ou animal mais compensant assez souvent sa plus grande difficulté de tracé par l'abandon de toute sculpture ou moulure sur les panneaux désormais

lisses et plats, le bâti faisant de plus en plus souvent l'économie, tant en matière qu'en travail, de tout relief en réserve, pour les réalisations peu coûteuses.

3. Enfin, les périodes d'apparition des styles et leurs localisations animent une carte de façon intéressante : au XVIII^e siècle et de manière progressive jusqu'à la deuxième moitié du XIX^e siècle, dans l'Yonne au nord et en Bresse-Charolais au sud de la limite France d'oïl/France d'oc ; puis création du style de Tournus à la fin de la Révolution, peu à peu « ruralisé » et étendu à la Bresse septentrionale et à la rive droite de la Saône au nord de Chalon-sur-Saône et donc de la limite ci-dessus ; enfin, avec le deuxième tiers du XIX^e siècle, les styles de Sennecey, Buxy, Saint-Germain-du-Plain... bordent au nord et soulignent cette scission ancienne.

La quinzaine de styles de mobiliers ruraux aux parcours aussi hétéroclites que possible que nous venons de voir avec les précisions toutes aussi inégales des connaissances actuelles nous ont confirmé l'image d'une province ouverte, aux caractères forts allant du calme de l'Île-de-France aux bouts-du-monde les plus reculés.

Le nombre de ces styles est somme toute relativement courant. Malgré l'unique origine versaillaise de leur grande majorité, leurs contrastes sont beaucoup moins habituels et la présence de quelques-uns parmi les plus beaux meubles que l'on puisse observer en France touche à l'excellence.

Ecartelée entre une longue attraction parisienne unificatrice et une mosaïque contrastée de caractères particuliers, la région présente une variété qui évoque celle de la France. De façon moins visible que des traits largement connus, c'est peut-être cette ressemblance non dénuée d'originalité qui donne à la Bourgogne le fonds de sympathie qu'elle inspire.

[Voir la présentation d'André Laurencin](#)

***Le mobilier bressan dans les collections de l'Ecomusée
de la Bresse bourguignonne : les coffres,***
Dominique RIVIERE, conservateur en chef de l'Ecomusée.

Bien d'autres que nous se sont longtemps penchés sur l'histoire du meuble et du coffre ailleurs et en Bourgogne, et nous n'avons pas la prétention d'écrire aujourd'hui un chapitre nouveau. Dans cette saga cognitive tout juste quelques impressions de voyages en ethnographie. Pour avoir suivi, il y a plus de 30 ans, à l'Université de Bourgogne le cours de Monsieur Beauvalot et avoir à cette époque été nourri du savoir de ce maître, et grâce à lui avoir lu les textes de Claude Salvy, Guillaume Janneau et de Suzanne Tardieu, je sais qu'il faut demeurer prudent dans l'identification de ce mobilier, et modeste dans son interprétation. "Au commencement était la caisse", nous dit Claude Salvy dans son ouvrage *Les meubles régionaux*, Paris, 1967. "Première révolution : la caisse est devenue coffre" et c'est à cette révolution là que nous souscrivons aujourd'hui en vous présentant une sélection de la collecte effectuée à l'Ecomusée de la Bresse bourguignonne.

Depuis le Moyen Age la caisse et le coffre sont liés bien-sûr au rangement, souvent pêle-mêle de toutes les richesses, mais aussi au nomadisme. Nomadisme auquel se livraient nos seigneurs et maîtres sur les routes prédatrices de la perception de leurs privilèges, à la poursuite des récoltes, des moissons, des vendanges de leurs serfs, sur les routes de cette paix qui n'avait de civile que le nom mais aussi sur les routes de l'aventure. Si d'aventure le chevalier se croisait, faisait la guerre, partageait le sort et les aspirations errantes de sa piétaille spadassine et désœuvrée. Objet de conservation, de transport, de rapine, la caisse devenue coffre devient coffre-fort lorsque la perception des espèces sonnantes et trébuchantes va se mettre de la partie. Puis caisse d'épargne, de prévoyance ou de retraite mais que le coffre se prenne à prendre des roues et le voilà transformé en un autre genre de caisse : la caisse de la Bande à Bonnot ; comme celle de la Brinks. Variées sont les illustrations proposées dans ce propos mais nous avons su canaliser notre imagination, la « coffrer » en quelque sorte ! Et si nous avons évité le coffre du navire échoué dans les douves du château nous n'avons néanmoins pu résister jusqu'au bout à quelques

facéties ou curiosités pas toutes légendaires ; cette monstration le prouvera. Le coffre accompagne sans doute une grande partie de notre existence que l'on soit honnête ménagère, commerçant appliqué, trésorier et secrétaire dévoué, as du portable ou voyageur invétéré, banquier consciencieux, percepteur pointilleux, militaire en campagne ou pas, gardien de prison, de cimetière, de musée, et flic ou voyou, il n'est jamais très loin pour vous rappeler le sérieux de votre fonction et l'aléatoire de votre existence... Marie Guillamin ma grand-mère paternelle lorsqu'elle vit à Juif vers 1900 « sa première voiture » se précipita dans les bras de sa mère, effrayée, et lui suggéra avec sa logique enfantine d'alors, d'aller vite mettre 4 roues au lit à baldaquins de sa grand-mère qui trônait encore dans la salle commune de la ferme « pour qu'on ait nous aussi une auto » dit-elle. C'était la même qui 80 ans plus tard me suggéra d'aller récupérer mon premier coffre ; celui de Laurent Petit son aïeul tisserand qui épousa en 1796 Claudine Tranchant et commença par lui apporter en dot ce fameux coffre à trousseau devenu plus tard –privé de son couvercle- : coffre à grain, puis farinière avec en prime un moulin électrique vissé sur deux de ses montants. La tâche était ardue et le coffre en question est toujours en réparation. C'est pour cela que lorsqu'on me demande combien on a d'armoires et de coffres je ne sais pas trop parce que les armoires et les coffres en réparation –je ne vise personne ici dans la salle- mais il y a des professionnels qui en ont chez eux depuis quelques années déjà et un certain nombre ! C'est elle aussi qui me parla la première des « coffres de valet » qui ne servaient pas qu'à ranger le linge qu'ils n'avaient pas. Quoi d'autre grand-mère ? – « Tu demanderas à Toine Géniaud » –un autre informateur- « peut-être bien qu'il a vécu ça. » De fait le Toine n'avait pas vécu ça. Il dormait quant à lui quand il était vacher « au chaud dans la chambre à four pendant l'hiver » et au frais dans le grenier pendant l'été... « Mais la génération d'avant, pour sûr qu'ils avaient connu ça ! C'est pas ce qu'ils avaient comme bagages qui les encombraient beaucoup. Le soir venu, le coffre il était là dans un coin de « l'écurie » (l'étable en Bresse) à vous attendre sur le plancher des vaches. » On retirait les sabots et la blouse et hop on se glissait dedans ! Un peu de paille, on était calés, on refermait les portes sur soi et on pouvait encore surveiller les vaches. Mon premier « coffre à habiter » je l'ai trouvé à ma première brocante de « l'Eglise de Sagy » en 1980 lorsqu'il s'est agi de restaurer l'église. Le Curé de l'époque avait fait appel à la générosité des paroissiens mais j'ai raté l'achat. Il était vendu à mon arrivée et s'apprêtait à quitter la Bresse, chose qu'il a d'ailleurs dû faire. Je me suis

rabattu ce jour là sur ce qui allait devenir le premier « tin-te-bin » de l'Ecomusée, et aussi un magnifique panneau sculpté de plis de serviettes retrouvé derrière le buffet d'orgue de l'église , vous pourrez le voir tout à l'heure. A défaut de coffre de ce style on a une bonne idée je pense du travail des huchiers bressans tout droit sortis du Moyen Age.



Mon second « coffre à habiter », il faudra que j'attende 20 ans pour le retrouver, complètement par hasard d'ailleurs. Une amie qui venait de racheter une maison à Sornay s'enquiert d'un vague placard d'une dimension curieuse tout au fond du cellier. C'est le

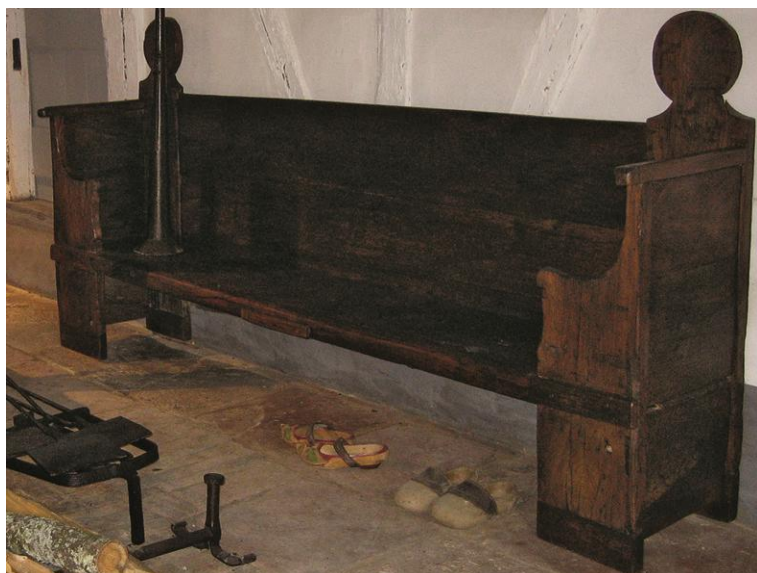
premier chapitre : « la trouvaille providentielle ». Le meuble a été pourvu de rayons et rempli de pots de graisses et autre précieuse mixture de vieille garde. « Il ne paie pas de mine mais il a quelque chose ». Il est sorti de son cellier, mis à respirer quelque temps dehors, puis il s'en va rejoindre l'atelier d'un restaurateur de meubles « bien connu de nos services » avant d'en ressortir plutôt pimpant avec quelques rayons supplémentaires et un « bon coup de cire matée », comme dira plus tard l'ami rédempteur. Il fallait lui conserver –ça se sentait- "une certaine authenticité". Le meuble regagne la cosy et coquette demeure de notre institutrice de Sornay. Et c'est là que les choses se gâtent et qu'intervient le 2ème chapitre : « La vengeance du coffre à vivre ». C'est à n'y rien comprendre, « depuis qu'il est dans la maison ça sent la vache dans toute la maison » me confie alors son heureuse propriétaire. Qu'à cela ne tienne, votre petit conservateur préféré arrive. 3^{ème} chapitre : « Retrouvailles, échange et vie de château. » Le coffre est rapidement parti se faire « démater » chez l'ébéniste de Saint-Germain du Bois et l'institutrice de Sornay a maintenant une armoire bressane à la place et l'Ecomusée de la Bresse bourguignonne son premier « coffre à habiter ».

Comme nous le rappelle Albert Maumené dans son ouvrage « Meubles de campagne bourguignons, bressans et comtois publié en 1921, « au Moyen Age,

l'insécurité, et par la suite les déplacements continuels transformèrent la plupart des peuples en nomades plus aptes au campement qu'à l'habitation. On n'osait plus alors songer à l'installation familiale sédentaire et les artisans du meuble bornèrent leur science à confectionner des coffres grossiers. Ils avaient perdu l'usage de la scie que connaissaient les Romains, et par la suite débitaient leurs plateaux à la cognée et au couteau. Leurs planches reliées sur des bâtis sans panneaux avec des assemblages à rainures et languettes exigeaient le plus souvent des armatures de fer compliquées à des degrés différents pour les consolider. Le coffre, parfois de fort grandes dimensions, servait alors à tous les usages : on y empilait les vêtements, les objets usuels, même la literie que l'on faisait ainsi transporter par des bêtes de somme. A l'arrivée, le coffre servait quelquefois de siège et de lit. C'était le meuble universel, le meuble type qui prit ensuite le nom de bahut. Le redressait-on, il devenait armoire. Superposait-on deux coffres l'un au-dessus de l'autre et on avait un buffet ou une armoire à deux corps. Plus tard, on l'éleva sur les pieds pour en faire le cabinet ou même le « bonheur du jour ». Toutes ces adaptations ont pris à la longue leurs formes propres et leurs dénominations spécifiques ».

D'après Gabriel Jeanton dans son ouvrage « Le meuble rustique du mâconnais » paru en 1940, « les arches » - comme il les appelle - « paraissent avoir été les seuls meubles destinés à recevoir le linge et les vêtements jusqu'à une époque assez tardive, et dans les fermes peut-être jusqu'à la fin du XVIII^e siècle ou au commencement du XIX^e. Ensuite, lorsque les cabinets ou armoires apparurent dans les campagnes on réserva les arches pour les valets. Ceux-ci serrèrent longtemps leurs vêtements dans des coffres gothiques ou renaissance qui furent abandonnés à leur usage par leurs maîtres. On en fit même de neufs, presque toujours en chêne, sans ornementation -comme on en verra tout à l'heure- si ce n'est quelques roses ou quelques étoiles de mer tracées au compas par les charpentiers et ayant peut-être un sens compagnonnique qui nous échappe. « Nous n'en connaissons pas d'artisement menuisés » dit-il « et faits à deux tons de bois ». « On sent que l'arche fut délaissée lorsque les armoires firent leur apparition. A ces arches doivent être rattachées les coffres à avoine fabriqués dans le même caractère, simples et frustes qui permettaient de serrer toujours sous clé la provision des chevaux. Il n'est pas rare de voir des boîtes à sel de taille souvent considérable faites en chêne dans le même esprit que ces arches et que ces coffres. On y trouve quelquefois un embryon de décoration en creux mais d'autres sont aussi bien menuisées que les armoires ou

que les vaisseliers. Elles sont mêmes parfois à deux bois. Un coffre jadis inséparable du lit et qui était nécessaire pour y monter à cause de l'élévation de ce dernier s'appelait « le marchepied ». On le trouve dans tous les anciens inventaires. Il fermait à clé c'est assez dire qu'on y mettait des choses précieuses, les vêtements du dimanche et même quelquefois, le sel».



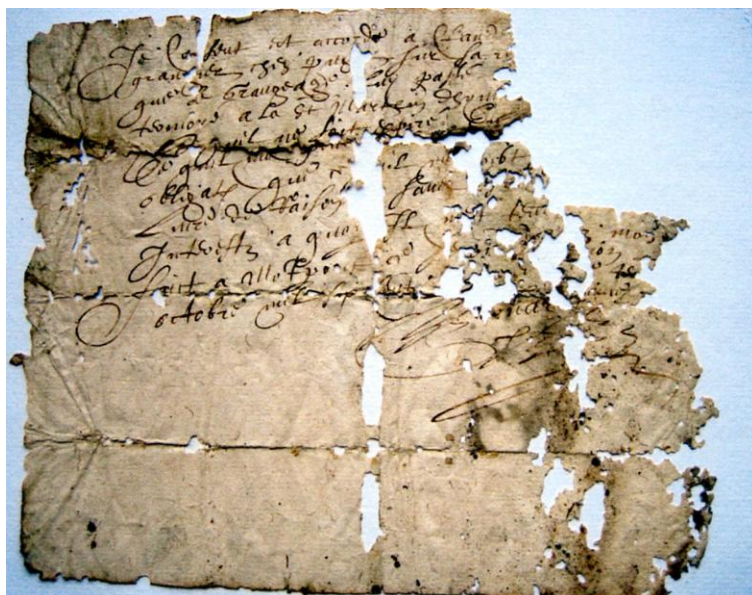
Une variante est à signaler chez nous en Bresse, c'est « l'archebanc » banc-coffre. Je vais vous montrer celui que nous exposons au Musée du terroir de Romenay, qui possède une pièce à cheminée sarrasine. « L'archebanc » est littéralement un banc-coffre installé auprès du feu. On se

pressait tout autour lors des veillées et on laissait aux anciens l'apanage se s'y asseoir. C'était sur lui que l'on concluait les marchés, les actes notariés, les actes de mariage. De petits rangements étaient dissimulés. Le petit rangement de celui-ci est sur son côté droit et il est caché par le retour en bois généralement aux extrémités. Dans les coffres à accoudoirs on rangeait les papiers relatifs à la maison et les titres de famille. Voici le coffre du Musée de Romenay offert par la famille Barthélémy. Je vais vous présenter maintenant un certain nombre de ces coffres que l'on pourra rencontrer lors de la visite ; plusieurs sont exposés dans la galerie permanente.



Voilà un coffre à vêtements, coffre en chêne à dessus plat avec plateau débordant constitué de deux planches assemblées à rainures, languettes consolidées par deux traverses cloutées avec

des clous en fer forgé articulés par deux grandes ferrures. Son bord possède une légère moulure. Les faces antérieures et postérieures du coffre sont assemblées à queue d'aronde sur les montants latéraux dont les pieds forment une arche. Les arêtes des montants sont renforcées dans leur partie supérieure par des ferrures clouées. Le fond du coffre fixé par un système de tenons aux montants mortaisés. Le coffre se ferme par deux serrures sur la façade et sur le plateau. Un bandeau chantourné est appliqué au bas de la façade et si j'en crois mon auguste collègue c'est donc un coffre paysan. Ce meuble possède à l'intérieur un coffret latéral également fermé par le dessus par un plateau articulé qui servait à contenir les objets de grande valeur. Celui-ci est muni d'un double fond formant cachette secrète dévoilée par son montant latéral coulissant. Lors de son acquisition il renfermait un acte de résiliation de grangeage datant du début du XVII^e siècle que je vais vous montrer. C'est un papier qui était vraiment plié et replié et il est toujours en restauration chez un spécialiste. Mais on pouvait voir les deux premières dates qui étaient 1600 et après il nous manquait les chiffres. C'est un coffre qui servait déjà au XVII^e siècle.



Voici maintenant un coffre à vêtements que l'on pourra voir tout à l'heure, qui est en chêne à dessus plat en pente douce. Le plateau débordant est constitué de planches chevillées sur une double traverse. Il est articulé grâce à deux pivots de bois et son bord possède une moulure. Il y a des morceaux de bois qui viennent en

recouvrement là et au bout il y a donc les chevilles ; c'est-à-dire qu'il n'y a pas de ferrures pour le fermer. La façade et les faces latérales constituées de panneaux pleins sont embrevées dans les pieds montants droits et ils sont noyés à cet endroit par une moulure de recouvrement. Le coffre se ferme par une ferrure en fer sur la façade. Ce meuble garde-robe possède à l'intérieur un coffret latéral également fermé sur un plateau articulé grâce à un pivot de bois servant à abriter les objets de valeur. Inscriptions à l'intérieur : « François Magnin 1745 ». Ce coffre provient d'une maison de Branges.



Voilà un autre type visible également dans les couloirs en déambulation : coffre à vêtements en chêne à dessus plat, à plateau légèrement débordant constitué de planches assemblées à mi-bois fixé par deux chevilles en bois sur deux traverses. C'est un classique, il est articulé par deux grosses

ferrures et son bord possède une légère moulure. Vous voyez la qualité des ferrures. Le coffre est monté sur quatre pieds droits assemblés aux traverses par tenons et mortaises chevillés avec façades composées de deux panneaux moulurés dessinant un losange séparé par une triple traverse verticale également moulurée. Les faces latérales sont constituées de deux panneaux séparés par une traverse. Le coffre se ferme par une serrure sur la façade. Bon état. XVIII^e.



Plus courant. Coffre faisant partie des collections de l'Hôtel-Dieu de Louhans celui-là. Coffre à vêtements, coffre en merisier et chêne, dessus plat, plateau débordant en merisier également et constitué de

planches jointes à vif assemblées latéralement à deux traverses par tenons et mortaises, rainures et languettes, coupe d'onglets sur le devant, son bord possède une triple moulure. Chaque façade est constituée de planches assemblées selon le même principe dans les montants qui se terminent en pieds droits. Le plateau, la façade avant et le côté gauche sont en merisier et le reste est en chêne. Les deux parties sont articulées par deux ferrures. Le coffre se ferme par une serrure en fer. L'entrée de serrure est surmontée d'un demi-cercle mouluré rapporté ultérieurement juste pour servir de signe de reconnaissance puisqu'il y a plusieurs coffres alignés qui se ressemblent vraiment. C'était peut-être pour éviter aux Bonnes Sœurs de se tromper ou un signe de reconnaissance en fonction de ce qu'on mettait dedans. C'est un petit morceau de bois qui est rapporté juste pour faire la différence avec les autres coffres. Celui-là aussi a un coffret latéral intérieur muni d'un double fond formant cachette à secrets.



Le même, un peu plus travaillé et puisque vous voyez que là-aussi les deux parties sont articulées grâce à deux grosses ferrures, les faces latérales et antérieures sont ornées d'une baguette moulurée brisée en V renversé au-dessus de la serrure. C'est aussi un grand

classique. Il y a aussi une corniche moulurée qui court également sur la base des trois côtés. Le coffre se ferme par une serrure en fer sur la façade. Ce meuble possède à l'intérieur une tablette sur toute sa longueur en plus du coffret latéral sur le côté droit. Fermé sur le dessus par un plateau en poirier articulé grâce à des pivots de bois et dont le fond est en sapin, XVII^e siècle.



Dernier de ces gros coffres présentés là, ce coffre à vêtements en chêne à dessus plat. Les deux faces antérieures et postérieures sont assemblées et postérieures sont assemblées à mi-bois, les faces latérales à tenons et mortaises sur le montant formant pied droit, le plateau débordant constitué de

planches assemblées à rainures et languettes fixé par deux traverses par tenons et mortaises. C'est du classique aussi. Son bord possède une moulure défoncée permettant un recouvrement. Les deux parties sont articulées par deux ferrures et le coffre se ferme par une grosse serrure en fer dont vous voyez l'entrée un peu plus sophistiquée. La façade présente un panneau à décor de double losange encadré par deux demi balustres en bois tourné. Les faces latérales et antérieures sont ornées d'une baguette moulurée toujours brisée en V renversé au-dessus de la serrure et une corniche moulurée court également sur la base, sur les trois côtés. XVIII^e sans doute, pas de datation dessus mais belle qualité. Nous quittons le monde des « coffres à habits » pour le coffre à farine ou « farinière ».



Celui la est exposé au 2^e étage dans l'exposition consacrée à l'habitat à côté du moulin. Plateau débordant, brisé, constitué de quatre planches assemblées à rainures et languettes, articulé par trois charnières, récentes dans ce cas, c'est une restauration. Son bord possède une très légère moulure. Chaque face est

constituée de traverses et panneaux assemblés à mi-bois et chevillé dans les montants qui se terminent en pieds légèrement découpés, un petit peu Louis XV. La façade présente un décor de commode ; décor de commode à trois panneaux en

relief et les faces latérales sont moulurées. Les montants présentent une réserve en fine moulure. Une paroi interne verticale divise le coffre en deux compartiments : l'un pour la farine, l'autre pour le son.



Un autre coffre, la maie bressane. Maie dont l'auge est en chêne et le plateau est escamotable, en merisier. L'auge de forme évasée constituée de quatre planchettes réunies par un assemblage en queue d'aronde, montée sur un piétement en merisier formé de quatre pieds tournés réunis à la base par une traverse en H et en

haut par une ceinture. Ce meuble provient d'une ferme importante ; la grande taille permettait le pétrissage d'une grande quantité de pâte. Milieu du XIX^e siècle, de Style Louis XIII, acquis en 1986.



Dans le même ordre d'idée, une panetière de Style Restauration en cerisier et loupe de noyer. Plateau légèrement débordant constitué de deux planches assemblées à deux traverses à rainures et languettes. Deux baguettes fixées dessous permettent un emboîtement dans une rainure aménagée dans le coffre. Les parois latérales et la façade de celui-ci sont composées de traverses, panneaux à rainures et languettes sur les montants.

L'arrière constitué de planches assemblées à mi-bois. Coffre et couvercle sont articulés par deux charnières importantes. La façade encadrée par deux demi-colonnes sur pieds droits est de Style Restauration. Elle présente un double panneau marqueté en loupe de noyer

souligné d'un filet clair –sans doute du buis-. Le tiroir à la base muni de deux boutons en laiton permet de sortir les miettes. Le pain est retenu par une grille en bois tourné. Cet objet fait partie des collections permanentes du Musée du Blé et du Pain de Verdun-sur-le-Doubs, ainsi que ce coffre à sel.



Coffre en chêne et merisier, couvercle plat emboité, quatre parois constituées de panneaux et traverses assemblés par rainures et languettes aux montants qui se terminent en pieds effilés. Le couvercle est en merisier débordant constitué de deux planches jointes assemblées à vif par deux traverses par tenons et mortaises. Son bord possède une moulure et deux traverses intérieures permettent de l'emboîter sur le coffre.



Après le coffre à farine, le à bois. Petit coffre à bois, en sapin, collection avec dessus incliné, façades constituées de planches assemblées à rainures et languettes, très simple. La face postérieure de planches assemblées à joins vifs, toutes deux sont renforcées par des traverses intérieures et tout cela est articulé avec des petites charnières simples, une plinthe de bois sur la façade et sur les deux faces

latérales tournent autour de la caisse. C'est un objet du début du XX^e siècle.



Coffre à maie ou coffre à trousseau ? En tout cas meuble de maison bourgeoise en noyer, à dessus plat, à deux tiroirs, le plateau légèrement recouvrant sur le devant et donc parfaitement escamotable. Son bord possède une légère moulure dans sa partie supérieure, les quatre faces du coffre sont

embrevées dans les montants et fixées par des chevilles en bois. Un faux tiroir est rapporté sur la partie supérieure pour l'harmoniser car sa partie inférieure est composée de deux vrais tiroirs. Les poignées et fausses serrures sont en laiton ; les pieds découpés à la base en volute sur sabot sont ornés ; sur la hauteur d'une réserve cannelée. La traverse inférieure recueille un motif typiquement bressan : « le panier à trois fleurs ». On l'a intitulé « Val de Saône ». Elle provient de la collection Gros de Chalon-sur-Saône. Après les pantalons et les habits, les chapeaux. Eh oui, une invention locale ! Il n'est pas peint malheureusement.



C'est un coffre à coiffes, coffret en sapin de forme spécifique pour contenir deux coiffes bressanes à cheminée. Les huit côtés de sa base octogonale sont assemblés à mi-bois d'onglet cloués sur un fond plat. Son couvercle plat constitué de trois planches assemblées à rainures et

languettes est consolidé par des traverses. Il est surmonté de deux caisses à dessus incliné en bois cloué destinées à recevoir les cheminées des coiffes. Les deux parties sont articulées par deux charnières en fer. Il se ferme par devant par deux

crochets en fer. Une poignée en laiton fixée sur le dessus permet de le transporter. Je vous fais cadeau des coffres de ce genre qui servaient aussi à transporter des vielles, on en a, on est là dans l'invention locale. Et nous sommes un musée qui a soin des inventions locales !



Après les meubles fixes, les meubles nomades. Grand coffre de voyage en sapin recouvert de cuir et à couvercle bombé. Les quatre parois latérales sont assemblées joints vifs. Le couvercle est légèrement recouvrant. Il a été restauré. Il est constitué d'un

assemblage de planches cintrées fixées sur un cadre composé de deux côtés arrondis et de deux planches de façades assemblées à joints vifs. Le coffre et son couvercle sont articulés par deux ferrures. Fermé par une serrure, la plaque est armoriée. Elle présente deux lions se faisant face surmontée d'une couronne royale fermée, et deux dauphins affrontés, emblème de l'héritier du trône. Le coffre est entièrement recouvert de cuir fin sur le couvercle et les trois faces visibles présentent principalement sur la façade et le couvercle un décor de semences en fleur de lys et clous en laiton. Provenant d'une très belle collection constituée par un ethnographe tournugeois du début du XX^e siècle ou de la fin du XIX^e qui créa deux musées : Monsieur Perrin de Puycousin.

Nous terminons avec un certain nombre de coffrets de voyage encore. Nous passerons très vite. Coffre de voyage, malle de diligence, malle à structure d'osier à couvercle bombé entièrement recouverte à l'extérieur de toile bitumée et à l'intérieur de toile de lin.

Ce coffre est également renforcé aux montants par des plaques de fer clouées. L'intérieur du couvercle est tapissé de toile de jute.



Très joli également cet autre coffre de voyage. Plus simple, il est en sapin, couvercle très légèrement bombé, quatre parois assemblées à joints vifs. Ce que l'on peut en dire c'est qu'il est recouvert d'une toile bitumée à l'extérieur peinte en noir alors qu'il est tapissé, à l'intérieur, on voit arriver l'ère

des papiers peints. Il est tapissé de papier peint, on en a un petit aperçu ici. Jolie tapisserie du XIX^e siècle. Et puis bien entendu il ne faut pas oublier la malle-mannequin en osier. Nous en avons exposé suffisamment dans les années passées pour que vous vous en rappeliez. Donc, en osier blanc, base renforcée, fond à bordure nattée, ferme sur le devant avec un châssis qui est amovible d'ailleurs.



Petits coffrets également – vous en verrez une demi douzaine tout à l'heure dans la visite du musée – : ce sont les « coffrets de mariage », petits coffrets en bois blanc, couvercles bombés, parois latérales embrevées dans des faces antérieures postérieures laissant apparaître un petit débord, le tout cloué sur un

fond plat. Les côtés du couvercle forment un cadre assemblé. Peinture au pochoir certainement à l'œuf, bon emboîtement de la couverture, fermeture par petits crochets de fer, très artisanal. Faces visibles totalement couvertes de ces peintures stylisées. Là, il s'agit de fleurs mais on en possède aussi avec des cœurs. Celui là est vraiment très petit : 8 cm de hauteur par 13 cm. Je pense que c'est également un coffret de mariage. Il est quant à lui recouvert de



peintures polychromes ; il s'agit plutôt de gouache.



Et puis après les coffrets précieux à dentelle, les coffrets à papiers également, coffret de montures, coffret en sapin, couvercle plat, quatre parois verticales assemblées à joints vifs entièrement tapissé à l'extérieur, et comme

vous le voyez, à l'intérieur il nous reste une demi lettre patente du Roi Louis XVI en partie manquante, et qui date de janvier 1790. C'était idéal pour tapisser le coffre on s'en doute !



Un peu plus grand celui là : 42 cm X 27 cm. Collection permanente de l'Ecomusée de la Bresse également. Nous avons vu toute l'histoire de ces coffres à conserver différentes choses, à les faire circuler également, et

puis comme toute histoire ça se finit bien ou mal alors voilà la version qui se finit mal. C'est vraiment le coffre définitif ; celui qui nous attend tous et que nous avons bien-sûr exposé déjà dans nos collections et que nous gardons en permanence pour nous rappeler que nous ne sommes que de petits humains. Le coffre comme on l'a vu, cellule initiale de notre ameublement, premier meuble et premier bagage à été l'objet constant d'amélioration et d'embellissement. Il a d'abord été bardé de ferrures, de serrures ; les premiers étant de véritables armures de solidité, les seconds une barrière contre les voleurs. Le coffre a ensuite été clouté, doré, peint directement ou bien sur toile, marouflé, paré de cuir, de tissus, de tapisseries et enfin sculpté à

l'image des cathédrales. Nouvelle amélioration, son intérieur a été compartimenté de petits coffrets se logeant à l'intérieur du plus grand. Je termine donc sur cette touche plus optimiste avec ce coffre que vous verrez tout à l'heure dans les collections permanentes également, avec ses deux serrures tout à fait différentes il s'agit d'un coffre de communauté.



Parfois on fait de jolies trouvailles. Dans ce coffre de Perrin de Puycousin recouvert de cuir que nous avons laissé vivre ici pendant 4-5 ans non loin d'un système de chauffage, quand on est venu le vérifier, comme le bois avait un tout petit peu séché, eh bien entre deux planches nous avons retrouvé un sou de l'époque ; je tenais à vous le montrer.

Laurence Janin : Je vous rappelle la suite du programme : tout de suite Dominique Rivière va nous faire découvrir une partie du mobilier exposé à l'Ecomusée. Environ une demi-heure de visite pendant laquelle vous pourrez poser toutes les questions que vous souhaitez.

APRES MIDI

Laurence Janin : Nous allons reprendre. Je vais vous présenter les intervenants de cet après-midi. Je précise également que c'est Annie Bleton-Ruget, vice-présidente de l'Ecomusée qui va assurer la présidence ainsi que la conclusion de la journée. Trois intervenants cet après-midi. Nous commençons par quelqu'un qui nous vient du département de l'Ain, de la Bresse de l'Ain pour nous en présenter les armoires. Madame **Josette Foilleret** est bien placée pour nous en parler car elle une fille et petite fille d'antiquaires. Elle représente même, je crois, la 4^{ème} génération. De plus, elle a eu un grand-père ébéniste à Montrevel. Par ailleurs, elle fut pendant plus de 30 ans coorganisatrice avec Noël Perrin du salon des antiquaires à Bourg. Aujourd'hui, elle est en retraite mais elle est toujours passionnée par toutes ces questions là et c'est pourquoi elle a un projet d'ouvrage sur le mobilier bressan en lien avec l'association « Patrimoine des Pays de l'Ain », une association qui fédère une centaine d'associations qui se préoccupent du patrimoine dans l'Ain. Cet ouvrage devrait paraître l'année prochaine. Madame Foilleret va nous expliquer tout cela tout de suite... Ensuite, nous aurons l'intervention de Monsieur **Jean Sassier** qui est menuisier-ébéniste et qui nous vient de Torpes, pas très loin de Pierre. C'est en menuisier-ébéniste bressan qui s'est expatrié un petit peu dans le Jura. Il a travaillé au départ en Bresse, chez différents patrons puis dans le Jura. Puis s'est finalement installé à son compte à Domblans, avant de travailler pendant quelques années dans l'entreprise Ravier toujours à Domblans. C'est une entreprise spécialisée dans le panneau en chêne. Après avoir été responsable dans cette entreprise pendant 7 ans, il se remet à son compte mais cette fois-ci à Poligny dans un atelier plus vaste. Depuis il a pris sa retraite et cédé son entreprise à son fils, Gilles en 2002. De plus, il fut président des métiers d'art du Jura pendant une dizaine d'années. La dernière intervenante de l'après-midi sera **Nelly Bourdillon** qui nous présentera le métier de chaisier en Bresse. Nelly beaucoup de monde la connaît en Bresse, elle fait partie du groupe des chaisiers de Rancy et Bantanges. Ils étaient une vingtaine dans les années 80, aujourd'hui il en reste 6 en activité. Nelly a un parcours original. Elle a travaillé d'abord comme infirmière à Lyon avant de revenir en Bresse afin de reprendre l'entreprise de ses parents "Badaut-Duquet" en 1985. Elle en assurera la direction jusqu'en 2008 avant de prendre sa retraite. Elle a eu bien d'autres

responsabilités, elle a notamment dirigé de 1997 à 2007 l'entreprise « Bois Productique » qui s'appelle aujourd'hui « BoisForm ». En 2009 Boisform absorbe Badaut-Duquet afin d'assurer la pérennité des 2 entreprises. Elle nous expliquera tout cela...

Je laisse tout de suite la parole à Josette Foilleret...

***Les armoires de la Bresse savoyarde,
leur décor et leur symbolique,***
Josette FOILLERET, ex antiquaire à Bourg-en-Bresse.

Monsieur le conservateur Dominique Rivière et son adjointe Laurence Janin m'ayant fait l'honneur de me demander de présenter et d'analyser le mobilier de la Bresse du sud , ou savoyarde, je vais faire de mon mieux pour évoquer devant vous d'une part ma terre natale et d'autre part le métier qui fut le mien de 1960 à 2003 et celui de ma famille depuis quatre générations. Née dans une famille d'ébénistes et d'antiquaires, j'ai endossé cette lourde hérédité et j'ai suivi le cursus familial. C'est à toute cette lignée que je dois les connaissances techniques et historiques de ce métier, et ses traditions. Surtout à mon grand-père Marcel Brochand et à ma mère Yvonne Lesage-Brochand qui créa la galerie « Aux Armes de Bresse » située en face de l'église de Brou où j'ai, après elle, exercé ma profession.

Maintenant que je me suis présentée nous allons revenir à la Bresse et à nos deux Bresse. Il est vrai qu'il y en a trois mais en ce qui concerne les meubles je crois qu'il n'y a vraiment que deux Bresse qui sont vraiment différentes. Vous n'êtes pas sans savoir que ces deux appellations résultent de faits historiques très importants que nous allons résumer ainsi. C'est par le mariage en 1272 de Sybille de Bagé dernière princesse héritière des Sires de Bagé avec le Prince Amédée V de Savoie que la Bresse du sud devint savoyarde, et ceci jusqu'en 1601 date à laquelle Henri IV par le traité de Lyon reprend la Bresse du sud, le Pays de Gex et le Bugey et qu'il les réintègre au Royaume de France. Donc en Bresse du sud nous ne sommes français que depuis 1601 ! Ces dates peuvent paraître bien lointaines mais elles nous rappellent les différences qui ont pu séparer les territoires et les comportements des deux populations. Ces différences ne sont pas aussi importantes entre le nord et le sud, entre nos deux Bresse, qu'entre les deux rives de la Saône, cette importante rivière ayant fait longtemps office de frontière et en matière de mobilier les différences sont plus sensibles qu'entre les deux régions qui nous préoccupent.

Donc nous revenons à notre côté sud. Après des recherches relativement importantes aux Archives Départementales de l'Ain, il s'avère que la place de Bourg-

en-Bresse est depuis longtemps un foyer de la belle ébénisterie. Au XVI^e siècle pendant la construction de l'église de Brou et au temps où la cour de Marguerite sa fondatrice vivait à Bourg, une demande importante de travail de qualité par toute cette élite a été satisfaite par des ateliers locaux. Le principal exemple qui nous reste étant évidemment les stalles de Brou qui bien-sûr furent dessinées par les architectes flamands de la Reine des Flandres, Marguerite, mais qui ont été exécutés par les menuisiers bressans. Le marché ayant été conclu avec la Reine Marguerite par Pierre Berchaud dit « Terrasson » en 1510. C'est vraiment les menuisiers-ébénistes bressans qui ont fait ce travail. Et Dieu sait s'il est beau ! Ensuite, nous avons toutes les preuves aux Archives de l'existence d'une corporation importante de 33 menuisiers-ébénistes pendant la 2^{ème} moitié du XVIII^e siècle. Ce recensement de 33 artisans est daté de 1760 avec création d'une frappe aux Armes de la ville ainsi qu'une marque de rejet des pièces non conformes. La création de la corporation avec ses statuts et règlements enregistrés au parlement de Dijon est datée du 18 août 1751. Pendant tout le XVIII^e siècle, Bourg était déjà un foyer important d'ébénisterie. Après 1789 le système est un peu plus flou puisque les corporations ayant été dissoutes par le gouvernement révolutionnaire, ceci nous oblige pour le XIX^e siècle à chercher les ébénistes par ateliers et par villages et c'est beaucoup plus compliqué. C'est ce que nous allons voir ensemble.

Mais avant de parcourir les villages de Bresse je voudrais vous montrer un travail remarquable qui est le plus ancien connu dans l'esprit bressan qui nous préoccupe, et le plus ancien dans un lieu public, j'ai nommé l'apothicairerie de l'Hôtel-Dieu de Mâcon.



Apothicaierie Mâcon - Cliché P. Georget, Ville de Mâcon

La construction (architecture, maçonnerie) date de 1770 et en complément de la construction de l'Hôtel-Dieu, les boiseries de l'apothicaierie furent prévues par les architectes dès 1765. L'Hôtel-Dieu de Mâcon est dû à l'architecte Soufflot ; Jacques-Germain Soufflot qui est né à Dijon d'une famille bourguignonne et comme tout bon étudiant, artiste ou homme de qualité – il est allé faire son séjour en Italie –, il séjourne à Rome à l'Académie de France de 1733 à 1738 où d'ailleurs il s'intéresse beaucoup plus à l'Art Baroque naissant qu'à l'Antiquité. A son retour à Lyon, pendant une dizaine d'années, puis à Paris où il est nommé contrôleur des Bâtiments du Roi, directeur de la Manufacture des Gobelins, membre de l'Académie Royale d'Architecture. Il construit l'église sainte-Geneviève qui est devenu le Panthéon, illustre monument. Au cours de multiples retours en Italie il s'arrête à Lyon où il construit également l'Hôtel-Dieu de Lyon, qui est toujours un hôpital en fonctionnement. Et c'est un bâtiment absolument magnifique. En concomitance avec ses travaux de Lyon il passe à Mâcon où on lui montre l'ancien hôpital. Il préconise et l'évacuation et la démolition de cet Hôtel-Dieu qui est dans un état lamentable et confie les travaux à Melchior Munet un architecte de Lyon, son disciple. On construit donc cette fameuse apothicaierie et j'ai cherché évidemment à savoir qui avait bien pu travailler la menuiserie de cette façon puisqu'à part cet ouvrage on ne trouve

aucun mobilier où il y ait de la loupe de frêne avec un Style très nettement Régence voire même de Style Rocaille ; le style qui était vraiment la grande mode de l'époque. Donc, en 1765, un prêtre, un chanoine de l'Abbaye de Saint-Pierre-de-Laon fait déjà un don important de 2000 livres à fonds perdus pour l'installation de cette apothicairerie. On trouve aussi aux Archives de Mâcon que le 7 janvier 1770 comparaissent Aubin Thévenin, Geoffroy Bella maîtres menuisiers dans cette ville. Le 8 décembre 1771, on trouve qu'il a été payé au Sieur Bella menuisier à Mâcon 177 livres, 11 soles, 3 deniers pour le prix des ouvrages de menuiserie faits jusqu'à ce jour. Ce sont les seules sources que j'ai pour trouver sur les menuisiers qui auraient pu travailler à cet endroit. L'Apothicairerie de Mâcon mesure 4,30 m de haut ce qui est gigantesque. Quand on entre dans cette salle, c'est vraiment très impressionnant. Donc 4,30 m de haut et la totalité de la pièce fait 43,50 m². Le mur nord est éclairé par de très grandes fenêtres qui sont montées à petit-bois comme les vitrines où se trouvent les pots de pharmacie. Elle est séparée par un immense miroir à 6 glaces aussi maintenu avec les croisillons de petits bois. Elle est constituée d'une base faite de portes pleines en loupe d'orme. Avec ce panneau encore un peu Louis XIV, ce panneau encore symétrique que l'on va retrouver plus tard dans les meubles bressans. Et puis ces grandes rangées de tiroirs qui sont tous nommés avec les noms des plantes médicinales qu'on devait employer. Ce qui est aussi remarquable ce sont les corniches puisqu'elles sont toutes différentes : concaves, convexes bien-sûr, mais la fameuse coquille qui est au centre de chaque fronton est à chaque fois différente. A chaque fois la très belle rocaille baroque XVIII^e qu'on commence à voir en Province. Ces boiseries, elles constituent vraiment un tournant unique dans l'histoire de notre ébénisterie car c'est à partir de cette fin du XVIII^e que l'on commence à trouver quelques meubles réalisés dans le même esprit. Certains ont encore la raideur des siècles précédents avec des panneaux inférieurs carrés au lieu d'avoir déjà un panneau Louis XIV comme ici. Mais les panneaux supérieurs commencent à avoir des mouvements chantournés, souples évoquant les boiseries XVIII^e. J'évoquais aussi l'idée qu'entre Michel Minoya architecte de l'exécution de l'Hôtel-Dieu de Mâcon et ce fameux Bella ; ce sont des consonances un peu transalpines. Et je me demandais si ces gens ne seraient pas d'origine italienne, et n'auraient pas amené le goût de la loupe de frêne et d'orme dans notre pays. Mais je n'en ai pas la preuve, c'est une hypothèse.

On va passer maintenant à une petite armoire beaucoup plus modeste apparemment simple mais qui a les caractéristiques du meuble XVIII^e.



Elle est très rustique. Du coup elle devient intéressante parce qu'il n'y en a finalement pas beaucoup qui soient marquées XVIII^e et qui aient de la loupe qui correspond à notre pays. Son montage est déjà chevillé, les côtés à 2 traverses sont des panneaux à plates bandes et non pas des simples panneaux de loupe de frêne. Ce sont des panneaux plates bandes en élégie ce qui est encore un signe du XVII^e. Le seul petit décor sur le pied est une petite moulure en boudin toute simple mais avec un petit motif en « chapeau de gendarme » et ce qui est surtout amusant c'est qu'elle finit par un pied dont la base est carrée, et un peu comme certains coffres, c'est une méthode très archaïque qui date des siècles précédents mais qui est encore employée. Donc on peut vraiment la dater du début du XVIII^e. Par contre, les portes en noyer présentent trois panneaux de loupe de frêne. Ils sont encadrés en bas par une moulure rectangulaire et par contre les deux panneaux supérieurs sont sertis d'une moulure aux dessins symétriques bien équilibrés et qui s'emploient au début du XVIII^e.

Ici nous avons une armoire de ferme puisqu'on a 2,17 m de haut par 1,39 m.



C'est la dimension classique des armoires bressanes de ferme. Elle est toute en noyer et loupe de frêne évidemment. On va juste préciser que la corniche a ses bords denticulés et les montants avec des cannelures sur la face du pied à pan coupé. C'est réalisé dans nos provinces au début du XIX^e. Par contre, cette armoire est très typique de la facture dite « sarrasine » à décors non figuratifs. Ce qui est très spécifique du genre. Je ne vais pas vous faire entrer dans la polémique entre les Sarrasins et les Bressans mais dans le jargon du métier, c'est le nom que l'on donne à ces armoires qui ont un décor qui n'est pas du tout figuratif mais qui est plein de symboles. Et donc à part les deux pieds galbés et les deux traverses en « S » il n'y a aucune affinité avec le style français classique. Mais si on en vient au décor poussé des arabesques tout change. Sur la traverse du haut, première arabesque poussée à la gouge tout simplement sans être une vraie sculpture, dessin à la gouge noirci au bitume. Cette arabesque commence à l'extrémité par un cœur bien nettement dessiné et finit au centre par une sorte de croissant. Au milieu de ces arabesques noires se trouve cette forme ovoïde que l'on retrouve en dessous sur le dormant de l'armoire entre les deux portes. Ces deux sculptures ovoïdes évoquent tout simplement un œuf qui symbolise forcément l'origine de la vie, le germe, la naissance. Messieurs Chevalier et Gheerbrant dont je me suis beaucoup inspirée

pour la symbolique écrivent : « l'œuf apparaît comme un des symboles de la rénovation périodique de la nature. La tradition de l'œuf de Pâques en est la preuve et les œufs décorés dans de nombreux pays. » Au centre est placé un losange qui est le symbole féminin par excellence. Henri Dubreuil écrit, toujours dans le même dictionnaire des symboles : « Dès la période magdalénienne, le losange représente la vulve et en conséquence la matrice de la vie. » Toutes ces évocations nous amènent directement au fruit du mariage qui va être célébré. Au dessus, en tête du dormant, toujours entre les deux portes c'est le cercle noir. Les deux cercles concentriques jaunes bordés de noir sont aussi des symboles très forts. Le cercle exprime le souffle de la divinité sans commencement ni fin. Le soleil, l'or, l'image du soleil sont désignés par un cercle depuis la nuit des temps. Le soleil, c'est l'énergie solaire, c'est le symbole de la vie, de l'énergie vitale. Sous ces cercles dominateurs des arabesques sont également posées. Vous voyez là les cercles au milieu du dormant, on reprend le motif d'arabesque, on revient sur l'œuf et les arabesques qui finissent jusqu'aux pieds de l'armoire. Il faut évoquer la présence de six médailles de laiton en haut du dormant et de chaque côté de la traverse du haut. Elles sont serties de motifs Empire ce qui laisserait à penser que le fiancé a eu la fierté de participer avant son mariage aux Campagnes Napoléoniennes. Et de plus, à l'intérieur d'une porte, on a une inscription manuscrite « vive le 42^{ème} Régiment d'Artillerie. Cette armoire à elle seule est un vrai roman.

Après on passe à une autre armoire de ferme toute en noyer 2,12m X 1,36m, petite armoire classique de Bresse.



Elle est de belle facture, le noyer est dense, de belle qualité, les traverses en « S » sont très simples mais juste avec le petit décrochement pour donner un peu de vigueur. Nous y retrouvons le même thème du mariage avec la corbeille de mariés très simple et très naïve mais pleine de fleurs au sommet. Le dormant lui, est décoré de deux petits médaillons ovoïdes sculptés de deux fleurs et de deux feuilles d'eau qui semblent sortir d'un tout petit cœur sculpté. C'est le thème des deux vies qui vont se réunir dans le mariage. Au sommet du dormant se trouvent les draperies que l'on trouve dans beaucoup de meubles bressans. Là, il y a deux thèses mais je n'opte pour aucune. Les uns veulent y voir les draperies du lit à baldaquins et les autres voient dans cette passementerie l'évocation des décorations des vêtements militaires des Armées Napoléoniennes qui étaient faites de brandebourgs, fourragères, etc... qui seraient les fiers souvenirs du fiancé qui souvent se mariait au retour de l'armée.

Ici, on se rapproche de la Bresse bourguignonne puisqu'on est à Curciat-Dongalon.



Cette armoire est en provenance de la maison de retraite de Romenay que je remercie ici de m'avoir permis et de photographier et parler de ce meuble. On est dans une petite dimension d'armoire de ferme : 2,10m de haut X 1,36 m c'est toujours la mesure classique. Elle est toute en merisier et loupe de frêne. Elle vient vraisemblablement de l'atelier Guyot à Curciat qui est très connu. Elle est évidemment rustique, très naïve dans sa réalisation ce qui lui donne beaucoup de charme. La traverse du haut a un chantournement bien dessiné avec une certaine gaucherie qui est traditionnelle à Curciat et qu'on retrouve sur la traverse des portes avec crosses en forme de croissants simples mais bien ronds et qui finissent seulement par une pointe qui finit la crosse, aussi très simple, c'est Curciat. Les sculptures sont en bas-reliefs, elles ne sortent pas de la masse du bois, elles sont seulement dessinées. Elles sont très naïves mais bien équilibrées, dessinées avec une belle application ; tel le bon élève qui suit fidèlement le gabarit de son maître. Sur la traverse du haut fini par des marguerites des prés sort une double coquille encadrée de feuilles d'eau. Sur le faux dormant le motif ici à « tête de chouette » est très nettement marqué, on dit que la chouette était le thème de la sagesse. Le motif central qui est encadré par deux petites réserves de loupe, ce motif, tout simple, tout naïf il représente la marguerite et la feuille d'eau et c'est le même principe qui est

repris et sur le tiroir et sur la traverse du bas. Par contre, ce que l'on peut souligner c'est que le tiroir et la traverse ont un motif qui pourrait aussi évoquer une fleur de lys. Est-ce que les propriétaires voulaient faire un clin d'œil à la Monarchie disparue ? A débattre...

Une armoire qui est probablement en provenance de Saint-Etienne-du-Bois.



Elle est en merisier et loupe de frêne avec décor polychrome tout à fait exceptionnel. Ces dimensions sont classiques mais 2,22 m c'est déjà un meuble destiné à une famille importante. Hauteur 2,22 m, largeur 1,38 m, équilibre parfait puisqu'on frise le nombre d'or, on n'est pas loin de la perfection. Cette armoire est très surprenante par son décor. Elle est typique dans sa construction, son montage. L'ensemble du meuble est en merisier, la loupe de frêne est aussi belle sur les côtés que sur les portes et le merisier qui la constitue est de la même qualité et tout aussi soigné. Elle est datée de 1826, elle fait partie des plus anciennes armoires du XIX^e. Sa date est surmontée des initiales de la famille : CJP. La personne qui la possède est l'héritière de cette famille donc c'est Chanel et vraisemblablement Joseph Pierre. Le tout est rechargé d'un jaune très vif et encadré de branches fleuries et polychromé de vert, de jaune, de rouge. Les feuillages évoquent un peu les palmettes qui étaient mises à la mode dans le mobilier Empire. Il faut dire qu'en 1826 nous sommes sous

Charles X. Puis deux réserves de loupe s'achèvent par un motif fait de deux branches de chêne sculptées dans la masse du merisier. Elles sont peintes en vert et trois glands sont peints en jaune. Les glands étant vraiment le symbole masculin par excellence. Cette armoire est vraisemblablement celle du fiancé. On en a d'autres preuves plus loin. Les portes à grands cadres sont classiques à panneaux de loupe de frêne, elles sont séparées par les fameuses crosses en forme de gerbes qui ici sont peintes en rouge. Ce n'est pas courant. Le dormant est vraiment très intéressant. Sur ce dormant on voit d'abord une coupe en forme de croissant de lune posée sur un piédouche qui est également en arc de cercle et finit par deux anses en forme de S. Ces deux éléments sont peints en rouge et de cette coupe sortent des narcisses jaunes et blancs. C'est une fleur qui est exceptionnellement présente dans un décor bressan ; on la trouve très très peu. Mais elle peut être aussi considérée comme ayant un lien avec le milieu aquatique puisque ce que l'on appelle en généralisant « une fleur d'eau ». Là, le lien aquatique réside en ce sens que c'est une fleur qui pousse dans les terrains humides et marécageux. Elle pousse au printemps ce qui la rattache à la symbolique des eaux et des rythmes saisonniers, en conséquence de la fécondité. Au centre du dormant, une belle grappe de raisin teintée en violet avec ses feuilles de vigne bien colorées en vert nous rappelle que nous sommes en Revermont, à l'époque terre de vigne. La traverse du bas par contre, est très typique. Elle a vraiment une étrange sculpture qui est faite de deux anneaux laqués de noir dans lesquels coulisse une cordelière jaune finie par deux glands de passementerie rouge. J'ai fait une analyse qui n'est pas absolue. Dans le Christianisme l'anneau symbolise l'attachement fidèle, le lien. La tradition veut que les fiancés lors de la célébration du mariage échangent leurs anneaux. De plus dans chacun de ces anneaux coulisse très nettement la cordelière qui tels les lacs d'amour de l'époque médiévale ou de la Renaissance suggèrent le lien indissoluble. Les lacs d'amour, c'est le lac dans le sens des lacets, des liens, de la cordelière... Il y a aussi une autre interprétation et qui concerne et la coupe et la cordelière, c'est que ces deux éléments sont des symboles maçonniques. Ce sont des décors que l'on trouve dans les broderies qui ornent le tablier du compagnon. Beaucoup de tabliers sont cernés, encerclés de cette sorte de cordelière avec ces glands de passementerie. L'idée à débattre serait que la présence des glands et des feuilles de chêne suggèrent que ce meuble ait été commandé et réalisé pour le fiancé ; celui-ci aurait

peut-être pu faire partie soit d'une loge maçonnique soit il en était du moins adhérent sinon sympathisant.

Là, une armoire de Montrevel ou plus exactement de Cuet ; à l'époque Cuet était la paroisse et Montrevel n'en étant qu'un hameau. Les communes ont évolué différemment et maintenant c'est Montrevel qui est la ville principale.



C'est une armoire très élégante, déjà par ses proportions : 2,20 m X 1,44 m. C'est très beau, un peu vaste, un peu large. Elle a une très belle facture en merisier et loupe bien-sûr. Les deux pieds sont très légers. Le linteau du haut présente deux réserves incrustées de loupe et sculptées de drapés séparés tous par une petite feuille d'eau. Par contre, le motif central est quadrilobé et très très spécifique. A première vue, on pourrait imaginer une tête de chouette très très stylisée toujours évoquant la sagesse avec une superbe huppe sculptée, un bec fait de la feuille d'eau centrale encadrées des deux yeux faits de volutes bien enroulées. C'est possible, ça n'est pas sûr. Cela peut-être aussi la stylisation de la fameuse corbeille de la mariée. On peut épiloguer... Par contre, les motifs quadrilobés ont en symbolique une signification importante. Les motifs qui se rapportent au chiffre 4 peuvent souvent évoquer soit les 4 points cardinaux, les 4 phases de la lune ou les 4 saisons soit les 4 éléments. Par contre, le dormant est très intéressant aussi. Il présente un motif au

sommet qui est très original, fait d'un cercle entouré de deux rosaces sculptées. La rosace c'est le symbole de la rouelle, le soleil, l'énergie vitale ; donc on peut supposer que dans ce cercle supérieur les deux rosaces évoquent les deux vies qui vont être réunies par le mariage. Après, nous avons deux réserves de loupe avec au passage un cœur qui contient deux feuilles d'eau –toujours le mariage et son signe d'amour– et puis une rosace recouverte d'une très grande fleur d'eau à 4 pétales qui évoque également l'énergie solaire ; la feuille de nénuphar et la fleur de nénuphar. La fleur d'eau étant la plante qui par excellence représente la vie puisqu'elle part de la terre, passe par l'eau pour aller à l'air et à la lumière. Cette rosace, on la retrouve dans beaucoup d'armoires bressanes et souvent par deux. C'est le symbole des deux vies qui vont se réunir dans le mariage. Ce que je veux aussi vous dire au sujet de cette armoire c'est que Montrevel-Cuet ainsi qu'une autre de Vonnas que nous allons voir sont pratiquement les seules, avec Bourg-en-Bresse bien-sûr, mais ce sont pratiquement les seuls villages où on retrouve des parties freinées dans les encadrements de portes, dans toutes les parties défoncées. A l'époque, défoncer, c'était défoncer à la gouge et à la main et l'ébéniste incrustait de la loupe très fine. Les panneaux sont en loupe massive embrevés dans les montants et ces montants sont ré incrustés de loupe ce qui donne un effet de richesse et de lumière assez important. Et ça, c'est vraiment typique de cette région de Montrevel-Cuet et également de Vonnas.

L'armoire de Vonnas que je voulais quand même comparer à celle de Cuët, qui a le même principe de base de montage et de construction avec la même chose : structure en merisier, 2,10 m X 1,30 m, 1857.



Donc vous voyez bien que c'est la même facture. Ce qui est assez typique ce sont ses sculptures très sophistiquées et très symboliques. Si vous étiez là ce matin vous avez pu voir que nous sommes passés devant une horloge marquée « Saint-Cyr-sur-Menthon » et qui a exactement le même décor qu'ici, sur la traverse du haut de cette armoire. C'est cette petite partie striée avec la tête de chouette ou le fer à cheval avec le centre qui est également strié et quadrillé et travaillé en quatre parties. Vous avez exactement ce motif dans votre horloge qui est signée « Simard ». Saint-Cyr-sur-Menthon – Vonnas, c'est 5 km en distance donc les ébénistes ont bien pu aller de l'un à l'autre et s'influencer les uns les autres. Je voulais souligner qu'au Musée des planons, au Musée départemental de l'Ain, il y a très peu de meubles contrairement à Pierre-de-Bresse, il n'y a que deux armoires bressanes au nom de leur propriétaire : François Banand et François Ménigand. Elles ont exactement ce même type de décor, celle-ci fait vraiment la synthèse des deux c'est pour cela que je tenais à vous la montrer. Si vous allez aux Planons vous allez voir quelque chose de presque semblable.

Maintenant une très belle et très grande armoire : 2,32 m et donc elle n'est pas destinée à une ferme.



C'est un meuble qui est destiné à une maison bourgeoise ou un petit château, une maison de maître. Sa sculpture, comme vous le voyez, est très spécifique. Elle est vigoureuse, épaisse, grasse ; pas lourde mais vigoureuse contrairement à ce qu'on trouve dans les villages. On a du volume, de la matière et on a de la vigueur dans le dessin. La traverse du haut n'a pas de corbeille de mariée et je voulais vous expliquer que la corbeille de la mariée c'était le signe de l'armoire de mariage, et je ne vous montre que des armoires qui n'ont pas de corbeille de mariée ! Celle-ci, a un motif trilobé qui est vraiment très particulier. « Chevalier et Gheerbrant » disent que dans l'art chrétien les formes trilobées rappellent l'élégance du feuillage du trèfle symbolisent le Trinité. Je n'irai pas plus loin dans cette évocation. En dessous nous avons un dormant qui est particulièrement riche. Quand on ouvre la porte on voit le dormant qui est galbé dessus pour épouser la sculpture centrale. C'est quelque chose que l'on ne voit pas très souvent. Il a évidemment les fameuses grosses rosaces, les feuilles d'eau, de nénuphars. Il y a tellement de races et d'espèces, de nymphéas sur les étangs de Bresse, de la Dombes qu'on a tout à fait le choix. On ne va pas faire de botanique mais c'est la stylisation de cette fleur d'eau qui s'étale sur la surface. On peut supposer que celle du haut c'est la dame puisque c'est une

corolle bien ouverte et que celle du dessous ce ne sont que des feuilles d'eau et ça pourrait être le fiancé. On continue avec un très joli cœur qui finit le dormant et sur la traverse du bas à nouveau un symbole de corbeille de mariée et vous pouvez remarquer les nombreux cœurs qui sont placés à pas mal d'endroits dans les angles de la porte, dans les fonds des crosses. La crosse est une volute qui finit, qui roule, qui est bien cerclée et qui finit avec un tout petit point minuscule où le sculpteur a dû faire preuve d'un grand art pour arriver à cette précision.

On va enfin terminer par une armoire exceptionnelle.



Quel que soit l'origine d'un tel meuble, c'est un élément rare et unique en ébénisterie régionale ; tout au moins en bois naturel. Mais en bois naturel on peut difficilement trouvé plus beau. Ces proportions c'est pareil, elle est grande : 2,27 m X 1,40 m et là, on a le nombre d'or ! Si vous divisez 2,27 m par 1,40 m vous allez trouver 1,618. C'est un meuble de grandes dimensions mais ô combien harmonieuses. Le nombre d'or est là pour le prouver. De telles proportions sont destinées à une grande maison, une maison bourgeoise ou un château. Premièrement, le bois est d'une qualité aussi exceptionnelle. Le noyer est très dense avec des lignes très serrées et si notre ami spécialiste du bois était là il aurait pu confirmer. Le grain est très fin et on le voit dans toutes les parties qui structurent le meuble. Mieux encore, dans la corniche qui d'une

seule pièce pour la façade ne présente aucun défaut. La loupe de frêne est également extrêmement fine tout en étant massive dans les panneaux de portes mais présente toutefois un grain extrêmement fin. Elle est très dense avec des ondulations très douces. De plus l'ébéniste a ouvert ses deux feuillets de loupe de façon très symétrique et très harmonieusement. C'est aussi le signe d'un soin très particulier. D'abord une belle corniche à « chapeau de gendarme » avec un mouvement très doux. Le profil de la moulure est gras, vigoureux, superbe. La corniche est bien creuse comme le disait Monsieur Laurencin tout à l'heure et la moulure du haut est entièrement godronnée de petits triangles inversés et qui sont sculptés dans la masse de la corniche bien sûr. Dans la gorge, on se trouve devant une belle sculpture qui est la première évocation de la force de la vie, d'une touffe de feuilles de sagittaire –la sagittaire est aussi une fleur d'eau– qui est intéressante parce qu'elle est multiforme ou poly forme comme on dit en botanique. Lorsqu'elle est dans l'eau, elle part en lianes très longues. Cette sagittaire a beaucoup été employée dans la Bresse du sud. Et donc là sortent trois petites fleurs d'eau dont les deux extrémités sont des fleurs de macre. La macre est une châtaigne d'eau qui pousse aussi sur les étangs et que certainement les sculpteurs à l'époque ont observé de très près pour les reproduire. Ensuite, cette corniche finit par une énorme moulure, genre boudin qui donne la sécurité et la sensation de stabilité et qui emboîte complètement le meuble. La traverse du haut nous pousse tout de suite dans le vif du sujet ; le fronton non pas corbeille de la mariée comme les armoires précédentes mais plutôt le bouquet de la mariée puisque l'effet de corbeille est constitué de feuilles d'eau qui, placées en éventail, font sortir un jet de huit fleurs d'eau. Les branches de chaque côté sont également sculptées de fleurs d'eau, ce sont des grenouillettes des étangs. Chose qui ne se voit jamais, c'est l'exception de ce meuble, il réside dans la position du motif de gauche et de droite de la traverse du haut. Si vous le voyez, le motif commence sur le pied, il sort d'une tête de chouette sur le pied et la guirlande continue et elle arrive sur la façade de la traverse. C'est du jamais vu. C'est la seule armoire que je connaisse avec ce type de décor.

[Voir la présentation de Josette Foilleret](#)

Le témoignage d'un menuisier-ébéniste bressan,
Jean SASSIER, ex-artisan à Poligny dans le Jura.

Bonjour à tous. Je suis fabricant en ameublement et décoration d'intérieur. J'ai débuté en 1962 comme apprenti, puis chez plusieurs patrons qui m'ont permis d'améliorer mes connaissances. Je me suis installé artisan en 1974 pour fabriquer des meubles 100% bois massif et de la copie d'ancien. Bien que natif de Torpes, j'ai « émigré » à Poligny, la ville est mieux située géographiquement. J'ai travaillé avec mon épouse qui s'occupait principalement de toute la comptabilité et du secrétariat. Mon fils m'a rejoint d'abord comme salarié, puis il a pris ma succession avec son épouse également ébéniste en 2002. Nous fabriquons le meuble de A à Z, c'est-à-dire que nous achetons l'arbre sur pied aux particuliers, l'abattons, le scions et le laissons sécher naturellement. Dans le stock de bois chaque planche est numérotée. Nous empilons les planches par largeur d'environ 2 m et non par plot car nous nous sommes rendus compte qu'ainsi les bois sèchent mieux, plus vite et ne se déforment pas. Notre stock est d'environ 70 m³ de planches et comporte en plus du chêne, frêne, merisier et noyer beaucoup d'essences non utilisées dans l'industrie : pommier, poirier, marronnier, peuplier; des loupes, des fourches...

Cette photo est celle d'une restauration d'armoire bressane typique que le client nous a livrée en pièces détachées. Nous restaurons en respectant le travail traditionnel. Les pieds du meuble sont souvent abimés, il faut rechercher dans la même essence le morceau de bois assorti à la veine du bois, faire une enture à sifflet de façon à ne pas voir le raccord. Les montants des portes sont souvent voilés et difficiles à redresser.





L'homme-debout était en très mauvais état et il a fallu refaire beaucoup de pièces.

Là, ce sont d'anciennes stalles de

château que nous avons transformées en bahut. Nous n'avons récupéré que les portes du bas car la stalle mesurait presque 3 m de haut ; les tiroirs ont des grappes de raisins sculptées pour rappeler les motifs des autres parties de la stalle.



Ensuite, nous avons fait de la copie d'ancien, soit en copiant le meuble à l'identique, soit en apportant des modifications suivant le désir du client. Très souvent, le meuble authentique à copier est de grandes dimensions ; il faut donc les fabriquer en les réduisant proportionnellement et esthétiquement pour les installer dans les logements actuels.



Cette photo est celle de la porte de l'église d'Authumes : l'ancienne et la nouvelle qui est notre réalisation. Les montants de cette porte font 8 cm d'épaisseur ; nous avons réutilisé les ferrures existantes. La porte pèse environ 600 kg.



Ce bahut deux corps en noyer massif n'est pas une copie parfaitement identique, nous avons modifié les dimensions et les moulures des portes suivant la demande du client. Il est fabriqué de façon ancienne avec tenons-mortaises, épaulement, pas de collage, les panneaux sont ouverts mais sur ce bahut c'est peu visible en raison de la teinte foncée (goût du client).

Cette armoire est en noyer massif. Les 2 panneaux en haut sont de la fourche c'est le départ depuis le tronc de 2 branches. Les panneaux du bas sont en ronce, ils ont été ouverts pour avoir des dessins symétriques. Ils ont une plate-bande sur le tour.



Cette armoire en noyer, dans ce cas le noyer a été décoloré puis re-teinté pour obtenir du noyer blond. Les fiches des portes sont octogonales. Les pieds sont avec des coquilles.



Voilà une armoire de mariage. La traverse du haut est sculptée d'un côté avec des feuilles de chêne et de l'autre avec des feuilles d'olivier et un nœud pour symboliser le mariage. La sculpture de la traverse du bas représente un panier de mariage, typique de ces armoires.





Cette armoire comme très souvent en Bresse est fabriquée avec 2 essences de bois. La carcasse, le cadre et le pourtour sont en poirier qui est moiré (assez rare). Les panneaux ont été débités dans une excroissance de frêne. L'excroissance est une boule qui fait le tour du tronc. Ce matin, M. Cranga a parlé de loupe, la différence vient de la façon dont on la scie. L'armoire n'est pas teintée, elle est cirée à chaud. Le poirier moiré est assez difficile à trouver ; il provient de la région bressane, comme la

cinquantaine de bois différents que nous possédons, secs, prêts à être utilisés.



Cette armoire en merisier avec panneaux frêne a été commandée par des parents à la naissance de leur enfant, les sculptures comportent ses initiales et son année de naissance.

Comme tout le monde nous avons évolué et proposé des meubles qui restent bressans mais personnalisés pour nos clients tout en gardant le mode de fabrication traditionnel.

Cette armoire est en érable champêtre : c'est l'érable que l'on

trouve dans nos buissons ou petits bosquets non utilisés par les industries mais très beau. Les panneaux ovales et les moulures des portes sont en pommier. Les motifs sont en incrustation. Ils sont incrustés de 6mm dans le bois (moins épais, ce n'est plus du massif) sans collage et sculptés ensuite pour donner du relief.



Cette armoire est en poirier (non moiré) avec les panneaux en érable champêtre. Les incrustations représentent la nature avec un nénuphar sur la traverse basse, des iris dans les panneaux bas, des libellules au milieu, des canards en vol dans les panneaux du haut, sur la traverse haute : la lune et des étoiles ; la porte centrale comporte des roseaux. Toutes ces incrustations sont en bois naturel non teinté. Cette armoire a les côtés moins larges que le milieu. Ce n'est pas très visible sur la photo mais il y a 15 cm de différence entre la profondeur des côtés et celle du milieu. Ces façades dites cassées permettent d'avoir un meuble qui paraît moins volumineux, ce qui est utile dans les logements actuels.



Ces portes sont en tilleul et loupe de tilleul pour les panneaux. La loupe n'était pas assez grosse, donc exceptionnellement nous avons ouvert recollé les panneaux ce qui donne leur symétrie.

Voici un bahut 2 corps plus traditionnel en chêne assez simple mais avec des incrustations d'épis de blé et de coquelicots.





Cette armoire à fusils avec incrustations sur le thème de la chasse. Elle est en noyer avec les panneaux en érable plane. Le panneau du bas représente des brindilles et celui du haut une bécasse à la passée.

Voici le détail de la bécasse : le corps est en platane blanc, le cou et le dessous de l'aile en platane rouge, le côté de l'aile en frêne gris, la queue en noyer, l'autre aile en frêne olive et frêne gris, l'œil en noyer (choisi



dans de la ronce pour être très noir).

Les incrustations plaisent beaucoup et sont donc très demandées par nos clients. Pour les réaliser il faut beaucoup d'essences de bois. Le plus difficile est de trouver les différents morceaux de bois pour avoir un résultat très ressemblant après sculpture. Ces morceaux de bois doivent avoir au minimum une épaisseur de 16 mm pour pouvoir être sculptés après l'incrustation. En effet, pour mériter l'appellation « massif » il faut que l'on creuse le bois de 6 mm pour insérer le motif sans le coller, il reste donc 1 cm d'épaisseur pour la sculpture.

Voici, c'était un échantillon de nos réalisations. Vous pouvez nous contacter au 03 84 37 08 85 ou sur notre site : www.ebeniste-sassier-39.com

Annie Bleton-Ruget : Votre démarche nous explique aussi comment ont fait vos collègues ébénistes dans les époques antérieures. C'est cela qui permet de comprendre que les choses évoluent à travers la commande, la création...

Question : Avez-vous des clients au Qatar ?

Jean Sassier : Non, je n'ai pas de clients au Qatar. J'ai des clients dans toute la France et dans quelques pays européens. Mais la Maison Ravier a des clients au Qatar, à Dubaï.

Annie Bleton-Ruget : Nous allons passer maintenant à la dernière intervenante de l'après-midi, Madame Nelly Bourdillon de l'Entreprise Boisform à Rancy-Bantanges.

Nous cheminons vers des périodes de plus en plus contemporaines puisque nous venons de voir les créations de M Sassier et que nous allons découvrir maintenant une actualité qui est un peu difficile d'ailleurs.

[Voir la présentation de Jean Sassier](#)

Les métiers de la chaise à Rancy et Bantanges,
Nelly BOURDILLON, ex-chef de l'entreprise Badaut-Duquet à Rancy.

Je vais essayer de vous parler des chaisiers de Rancy-Bantanges. Je suis la fille de Monsieur Badaut qui a créé son entreprise en rentrant de captivité en 1945 pour créer son emploi. Nous sommes dans un petit village, Rancy, et on peut y associer Bantanges où l'on trouve des chaisiers depuis le début du XIX^e siècle - Il y en avait peut être avant mais nous n'avons pas véritablement d'archives à ce niveau là. L'activité dans ces petits villages a été très importante comme dans beaucoup d'endroits, entre les années soixante et quatre-vingt. Au démarrage, on pouvait encore recenser une bonne vingtaine d'entreprises. Au plus gros, il y a dû en avoir une trentaine. Et au plus gros de ce qu'il y a pu avoir de personnels employés, on comptait peut-être environ 250 ouvriers dans les différentes entreprises avec des entreprises qui pouvaient avoir 80-100 salariés et d'autres qui en employaient deux ou trois. Et puis il y avait aussi beaucoup de pailleuses ; ce qui faisait une zone très commerçante, deux petits villages qui vivaient bien de tout ça. Bien évidemment, tout ça a beaucoup évolué. Les années soixante ont vu arriver la copie d'anciens donc là, on y a fait un peu de chaises différentes pour être en phase avec l'ameublement du coin. Ensuite, il y a eu un éclatement des grosses entreprises qui sont devenues un peu plus grosses, et des petits artisans qui ont disparu. Et là on a vu petit à petit l'image de ces entreprises qui a changé. Les grosses entreprises en faisant peut-être un oubli sur véritablement la fabrication c'est-à-dire en allant acheter des produits finis ou semi-finis, et les petits artisans qui disparaissaient. Donc on est arrivés à une situation qui fait que nous n'avons plus maintenant des belles entreprises qui fonctionnent bien, avec des gens qui cherchent des nouveaux produits, des nouvelles choses. Et actuellement, la situation est plutôt catastrophique que positive. Il ne reste véritablement que 5 entreprises de chaisiers, plus un autre chaisier qui fait également du meuble pour pouvoir se diversifier.

Je vais maintenant vous parler un petit peu de mon entreprise ; mon entreprise créée donc par papa en 1945. J'y suis revenue – comme l'a dit Laurence tout à l'heure –, en 1979. J'ai pris la succession de mon père en 1985 mais entre temps, avec

différents collègues, nous avons réfléchi à faire quelque chose en commun pour essayer de se battre contre ces grosses entreprises qui existaient en Italie et ailleurs. C'était surtout en Italie à l'époque. Les Italiens achetaient notre bois, fabriquaient des chaises et venaient les revendre dans notre village. C'était un juste retour des choses puisque ce sont peut-être des Italiens qui sont venus en Bresse fabriquer des chaises et qui a fait que ces petits villages ont vécu là dessus. On a essayé de monter en commun une entreprise qui se situait en amont de la fabrication de chaises dans laquelle nous ne faisons que du débit. Vaste programme, idée très bien reçue par tous les pouvoirs en place du moment, aidé au maximum pour que cette entreprise réussisse. Mais ce qu'on avait un petit peu oublié, c'était l'identité de chaque entreprise. Donc cette entreprise Bois-Productique faisait surtout du débit et du cintrage. Je vous commenterai tout à l'heure les photos. On a essayé de rentabiliser notre travail. Dans cette entreprise on pouvait faire des achats en commun, des préfabrications en commun, et après à chacun d'identifier ses produits et de les assembler et de faire malgré tout un produit qui ressemble à son entreprise. Certains sont allés vers du bas de gamme, d'autres sont allés vers du « moyenne gamme », sachant que dans le village on a toujours fabriqué de la chaise « dite traditionnelle ». C'est de la petite chaise de campagne avec quelques sculptures mais pas trop; et sur lesquelles on amenait des teintes et des choses différentes pour se marier avec les différents ameublements qui jalonnent toute une vie. On a fait un peu comme ça tout au long de notre vie. On voit bien que la façon de se meubler a évolué. Les anciens fabriquaient l'armoire que les enfants allaient récupérer – ça c'était mes grands-parents –. Mes parents ont déjà commencé à avoir des produits qui n'allaient pas forcément se transmettre. Nous on est un petit peu dans la moyenne gamme et puis maintenant –vous le voyez bien- nos enfants consomment de façon différente le meuble ; c'est-à-dire qu'ils consomment le meuble un petit peu comme on consomme la télévision, le high-tech et tout ça. Il faut que ça change et que ça soit mobile. C'est vraiment le mot " mobilier". C'est vrai que les gens bougent beaucoup et qu'on ne déplace pas une armoire fabriquée par Monsieur Sassier comme on déplace un petit meuble qui vient de chez Ikea ou d'ailleurs, ou de chez Conforama – sans faire de publicité –. Tout ça a amené aussi à ce que toutes ces entreprises disparaissent puisque la demande disparaissait. Quand on entre dans les intérieurs aujourd'hui – surtout des gens de la génération 20-40 ans – vous verrez que souvent ils ont très peu de chaises, ou c'est des petites chaises pliantes rangées

dans un coin. Ca peut être aussi des chaises de jardin qu'on empile et qu'on sort quand on a du monde. La chaise dite « traditionnelle » que l'on met autour de la table, où toute la famille se rejoignait le week-end, devient denrée rare. On a de moins en moins de clients. Alors on a aussi moins de clients parce qu'il n'y a plus de fabricants de meubles en France. C'est pratiquement une profession qui disparaît. On a encore quelques ébénistes, heureusement mais les fabricants de meubles tels que les fabricants qui existaient à Champagnole qui faisaient du meuble de série, tout ça a disparu. D'autres fabricants qui produisaient des meubles plus élaborés, qui étaient fabriqués en Bretagne ou dans d'autres régions, toutes ces entreprises ont disparu, souvent par le jeu du château de cartes. C'est-à-dire que le donneur d'ordres au dessus a des difficultés, ne paie pas le premier, et petit à petit vous vous retrouvez avec des dépôts de bilans qui arrivent jusqu'au niveau du fabricant. La plupart des grosses entreprises de Rancy-Bantanges se sont arrêtées par dépôt de bilan ou alors c'était l'artisan parce qu'il habitait tellement près de son atelier qu'il ne pouvait pas transmettre de toute façon. Donc on n'a plus guère d'entreprises. Sur le village on a une entreprise qui fait du traditionnel, une autre qui est un peu plus portée sur de la chaise avec du tissu, de la petite copie d'ancien on va dire, sans que ce soit du meuble très important. Et puis après, vous en avez 2-3 qui se glissent comme nous, dans différents secteurs. Nous, maintenant, notre clientèle est très éclectique, ça va du particulier qui vient et qui choisit dans la gamme que nous avons à celui qui nous demande quand même si on ne peut pas lui faire quelque chose à la demande, comme Monsieur Sassier. Mais c'est beaucoup plus difficile parce que faire une chaise à la demande ça représente un travail fou. C'est à la limite la valeur de la restauration dont Monsieur Sassier nous parlait. On ne peut pas le faire, ça revient trop cher et après les gens n'acceptent pas de payer tel prix pour avoir un produit même si c'est un produit qui se démarque bien. On n'a pas la clientèle en face et la chaise reste quand même le parent pauvre de l'ameublement. C'est-à-dire qu'on va mettre une belle armoire encore peut-être, on peut acheter une table qui tiendra bien le choc mais les chaises, c'est vraiment la dernière chose que l'on met dans l'ameublement.

Donc on va maintenant au fur et à mesure des diapos un petit peu vous montrer à la fois ce qui me tient à cœur parce que c'est mon entreprise et les produits que je fabrique.



BOIS FORM'



Nous sommes donc à Boisform. Boisform, c'était autrefois Bois productique, dans cette entreprise là, nous achetons les bois sur pieds, nous les faisons débiter en fonction de notre demande de clientèle et nous avons des séchoirs – que vous verrez après – pour les sécher d'une façon mécanique. Donc, à Bois productique on avait donc pour but de rationaliser notre fabrication, tous ces morceaux courbes que vous voyez, on utilise du cintrage et du pré-cintrage ce qui nous a permis aussi – quand on nous l'a demandé – de fabriquer des douelles de tonneaux ou des préformes utilisées dans d'autres métiers.



CINTRAGE

Ca, c'est le cintrage. Ce cintrage à haute fréquence existait en Italie. On a acheté du matériel en Italie pour essayer et c'est ce qui nous a permis d'utiliser du bois en droit fil. C'est-à-dire qu'autrefois un dossier de chaises était taillé dans la masse de façon horizontale. Avec le cintrage en fait on retrouve du bois qui est pris dans le même fil du bois et permet de faire des finitions fines de meilleure qualité. La chaise de Rancy a toujours été faite de façon très solide mais nous n'étions pas les champions de la finition.

Là, c'est une scie à chantournage qui permet encore de faire des formes en fonctions de ce que le gabarit du client a été donné. Donc on travaille aussi bien pour des chaisiers que pour des fabricants de canapés, de fauteuils... Comme on utilise du chêne et du hêtre on fait aussi du débit pour des gens qui font du meuble à façon. Donc là, on est dans l'usine de chaises ; la chaise se fabrique par petits morceaux : on fait des pieds arrière, des dossiers et tout est assemblé encore de manière ancienne. C'est-à-dire que tout est fait à la main avec du collage, pas de chevilles parce que quand on met des chevilles dans les chaises maintenant, ce sont de fausses chevilles, mais un assemblage de tenons-mortaises et de colle. On utilise en grosse partie du hêtre à 80 %, du chêne. On a fait un peu de merisier mais on fait surtout de la chaise en hêtre et en chêne. Le hêtre est un bois très solide pour une chaise. Une chaise, – contrairement à un autre meuble qui ne bouge pas – on y exerce une pression et la durée de vie d'une chaise est quand même un peu moins longue que la durée de vie d'un meuble. Quand on nous en donne quelques-unes à réparer c'est parfois du travail de finesse parce que le bois est vermoulu et on ne peut pas toujours faire ce qu'on veut.

Là, c'est le montage d'une chaise.



Là ce sont des chaises qui attendent pour être teintées. La teinte peut se faire de cette manière là comme autrefois au trempage avec des bains qui sont prêts. On immerge la chaise complètement dans de la teinte et ensuite dans une fixation de teinte, du bouche pores, après, l'égrenage et la finition se feront différemment. Mais on peut faire une teinte avec des moyens même de particulier, c'est-à-dire avec un petit pistolet, des teintes que l'on aura fabriquées en fonction de ce que les gens nous auront demandé.



Là, ce sont des chaises qui vont être prêtes à être terminées en l'occurrence c'est une chaise que nous mettons sur toute la France et si nous avons je pense la chance d'être encore en vie aujourd'hui dans mon entreprise c'est parce qu'on a un client qui s'appelle « Les restaurants Courtepaille ». Ce client là, est un client fidèle avec qui je travaille depuis 51 ans, enfin c'est pas moi parce que j'étais vraiment petite. C'était mon papa qui l'avait comme client. Nous y mettons dans chaque établissement une centaine de chaises. Le créateur de cette entreprise c'est quelqu'un qui veut toujours des produits français. Ils ne veulent pas de

produits d'ailleurs. Leurs maisons ne sont fabriquées que par des menuisiers régionaux, toujours les mêmes. Ils veulent qu'on leur certifie que nos bois viennent de forêts avec des labels de qualité. On a la chance qu'ils changent de modèle tous les 7 ans ce qui fait qu'on a un renouvellement. Là, ce doit être le 5^{ème} ou le 6^{ème}. On a été pendant 20 ans à leur fournir le même modèle mais maintenant ils évoluent parce que la clientèle évolue et ils changent les intérieurs. Ils sont revenus à des chaises faites de façon forcée alors qu'on leur a fait pendant quelques années des chaises rouges, jaunes et orange. On fait ce qu'on nous demande.

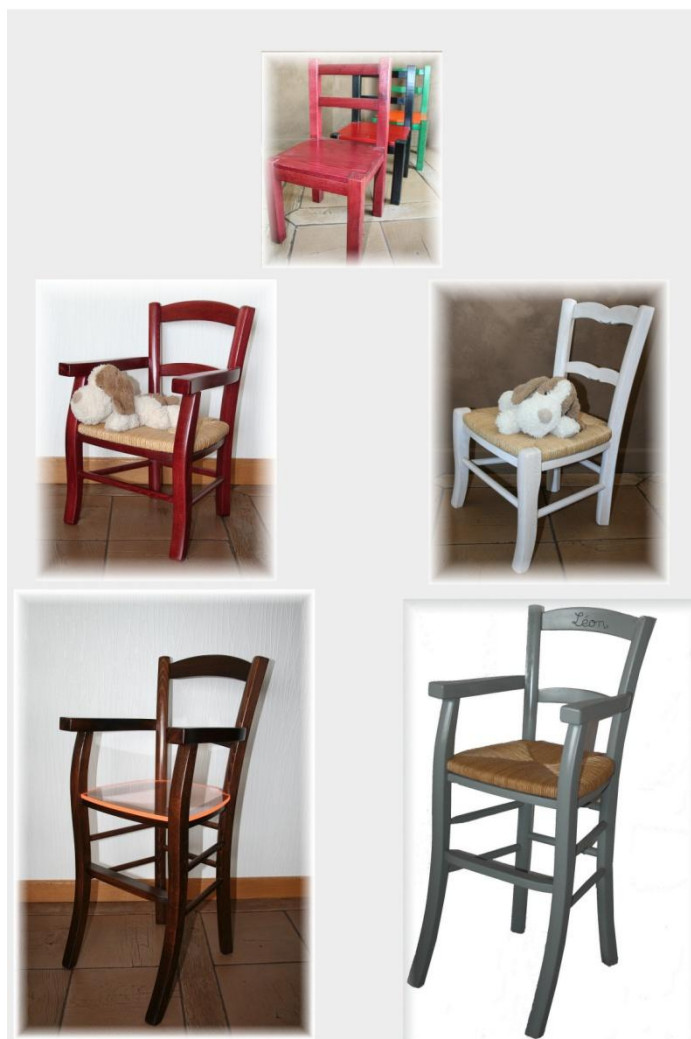
Donc là c'est l'égrenage et la finition qui chez nous sont toujours faits de façon manuelle parce qu'on essaye de garder justement cette finition qui permet de bien voir les défauts de la chaise. Si vous faites des finitions mécaniques dans des tunnels ou choses ou autres. C'est à la fin de la fabrication que vous allez vous rendre compte, que vous allez vous apercevoir qu'il y a un défaut, alors que là avant que la chaise soit finie on aura bien vu s'il y a quelque chose qui ne va pas.



Là, c'est le vernissage puisqu'on ne fait pas de chaises en bois ciré, on utilise un vernis. On utilise maintenant des vernis qui sont alimentaires.



Là, on est dans les produits un peu finis avec toute une gamme de fauteuils et de chaises d'enfants qui sont un petit peu notre marque de fabrique parce que nous étions un peu les seuls à les avoir. C'est un produit qui existe depuis très longtemps. Mon père, ouvrier-chaisier dans les années 30 fabriquait ça chez son patron et puis moi je lui ai fait beaucoup de petits enfants d'un seul coup et on ne pouvait plus mettre des grandes chaises donc il a re-fabriquée ces petites chaises qui sont redevenues à la mode et qu'on personnalise en mettant le prénom, en y faisant les couleurs que les gens nous demandent. Ça fait partie des produits phares.



*Réf FOR
Paillage région*

Ca c'est une chaise encore faite de manière régionale qu'un ébéniste nous a demandé de fabriquer en noyer et sur laquelle on y met encore un paillage fait dans la région. C'est vrai que ce n'est pas du tout une véritable copie d'ancien mais c'est une chaise d'inspiration ancienne et il était hors de question qu'on y mette un paillage d'origine chinoise donc on lui a mis encore un paillage régional mais ça devient très difficile parce que moi je n'ai plus qu'une pailleuse et si on prend tous les chaisiers il y en a peut-être encore 7 ou 8 en activité et puis 2 ou 3 qui ne font

que du rempaillage. Sur des chaises de facture qui peuvent être mises avec du rustique ou des choses comme ça, on fait en fonction de ce que les gens nous demandent. Là, on nous a demandé une teinte claire et un habit rouge pour le siège pour donner un petit côté contemporain, un petit côté moderne à la chaise.

Voici un éventail de tous ces produits qui sont faits en chêne. Le chêne, on le fabriquait avant. Il n'y a qu'une dizaine d'années et c'est grâce à Bois Productique qu'on a pu justement refaire du chêne parce qu'on avait des clients qui nous demandaient une certaine qualité de chêne, et derrière cette qualité qu'ils nous demandaient, on avait des chutes dont il fallait faire quelque chose. Donc, on pouvait faire des chaises. Là, c'est dans l'esprit d'une recherche qui a été faite.



Moi, j'ai dirigé l'entreprise Bois Productique jusqu'en 2006. En 2006 on arrivait un peu dans une période très critique pour l'entreprise et nous avons mis en vente notre entreprise en cherchant un repreneur sachant que nous arrivions au bout d'un plan de redressement que nous avons subi en 1997. On a cherché un petit peu à aller dans d'autres directions, et là, on nous avait proposé de faire des modèles avec de l'acrylique. Donc on a fait ce produit là, c'est pas un produit qui se distribue à grande échelle parce qu'entre une chaise normale et une chaise comme ça, vous passez du simple au double, mais malgré tout, on équipe des salles d'attente. On a fait le tour un petit peu de ce qu'on pouvait vous proposer. Il existe toujours les

chaises que vous aviez pour certains chez vos grands-parents. C'est des chaises qui sont toujours fabriquées. Les deux ou trois chaisiers qui sont encore en place essaient de les faire. C'est vrai que beaucoup sont faites avec du châssis d'importation qui vient de Chine mais ne sont pas fabriqués de façon ni mécanique ni par des enfants. Ce qui était même un peu rigolo au départ c'est que dans l'atelier où nos cadres étaient paillés, c'est une femme qui était la contremaîtresse et c'était les hommes qui paillaient ; alors qu'en Bresse ça a toujours été les femmes qui paillaient à la maison, des fois le mari coupait un peu ce qui dépassait mais c'était tout ce qu'il faisait. Pour le châssis de Chine, on va avoir aussi des difficultés parce que les prix augmentent terriblement et c'est pour ça qu'on a mis de plus en plus d'autres finitions sur nos assises parce qu'il est pas dit que dans 5 ou 6 ans on ait encore de la production de châssis paillés qui viennent de Chine. Le problème du paillage c'est qu'il faut avoir la main-d'œuvre mais il faut aussi avoir la matière première. Dans un premier temps on avait essayé de faire faire des châssis au Maroc mais au Maroc, ils n'ont jamais réussi à faire pousser de la paille alors il a fallu trouver d'autres pays où on pouvait y faire pousser de la paille. La Chine étant un gros producteur de blé, a été trouvée à l'époque par les importateurs et le jonc qui est utilisé est un jonc qui ressemble au jonc qui était utilisé et qui poussait dans les prairies humides de la Bresse. Je pense avoir fait le tour de l'histoire des chaisiers ; l'antenne de l'Ecomusée a permis de garder un peu tout ça dans nos mémoires. Moi je sais que chaque fois qu'on explique les gens sont curieux mais de moins en moins puisque en traversant le village on voit de moins en moins qu'il y a des chaisiers, et c'est bien triste !

Question : Les chaises elles ont toujours été en hêtre, depuis le début du XIXème siècle, mais ce hêtre, il venait d'où comme il n'y en avait pratiquement en Bresse ? et comment il était transporté et ?

Nelly Bourdillon : Au départ, toutes les chaises étaient faites avec les bois qu'il y avait autour. La commune de Ménetreuil était par exemple à côté de Rancy vers 1800-1830 avait des forêts. Et on a dû je pense déforester, déboiser tout autour. Puis, très vite au début du XX^e siècle les bois sont venus des premiers plateaux du Revermont. Petit à petit on est allés un peu plus loin chercher ce bois mais on avait un gros problème parce que les forêts de hêtres avaient été fortement martelées pendant la guerre et on n'a pas toujours trouvé le hêtre qu'on voulait. On en a aussi beaucoup acheté dans la Drôme, dans l'Isère, dans les années 50 le bois venait

beaucoup de là-bas. Mais le problème du bois qui venait de là-bas (comme le disait M. Cranga ce matin), on vendait une chaise qui était bien droite à notre client et il revenait parce qu'il avait un pied qui avait complètement tourné parce que même bien travaillé, même bien sec, il y avait quand même un problème, le bois travaillait. Mais c'est vrai que la chaise ne cassait pas ; une chaise en hêtre ne casse pas. Vous faites une chaise en noyer ça va être un déjeuner de soleil, mais la chaise en hêtre elle ne casse pas. Aujourd'hui les chaises en hêtre, elles nous permettent, comme c'est un bois blanc, de faire beaucoup de finitions dessus. On arrive avec les fournisseurs de teintes à avoir le plus de teintes possible. Les gens viennent avec un tiroir et puis si c'est un tiroir de vieille armoire on leur fait la couleur de la vieille armoire. Puis s'ils viennent avec la cuisine où il y a du blanc, du vert ou du jaune, on leur fait du blanc du vert ou du jaune...

Question : Je vous pose la question parce qu'il y a eu une fabrication semi-industrielle un peu de la même façon que les armoires, les armoires qu'on appelle de « Préty » ou « Lacrost » ; les fameuses armoires en hêtre très légères fabriquées un peu par les paysans.

Nelly Bourdillon : Même avec un peu de placage, ils savaient déjà un peu faire eux-mêmes...

Monsieur X : "mêmes montées par les paysans", on suppose... Avez vous des informations sur le bois, d'où il vient ?

Nelly Bourdillon : peut-être que certains bois sont arrivés par bateaux. On a expédié nos chaises par bateaux au début du XX^e siècle. Même à la fin vers les années 1890-1900 les chaises pouvaient partir par bateaux ; c'est-à-dire qu'on les emmenait en charrette jusqu'à Tournus et elles étaient descendues à Lyon pour être vendues. On les faisait moins chères que les chaisiers de Montmerle-sur-Saône et il y avait déjà des bagarres. On se bagarrait pas avec les Italiens à l'époque ! Ce qu'il y a d'anecdotique c'est que les années où il y avait beaucoup d'inondations en Bresse on pouvait pas récolter de laîche, eh bien on allait acheter de la laîche en Italie !

Madame Boulanger : Combien y-a-t-il de salariés dans votre entreprise aujourd'hui Madame ?

Nelly Bourdillon : Aujourd'hui, ils sont 5 aux chaises et 3 sur l'entreprise Boisform. Moi, mon entreprise elle n'a pas trop bougé. Elle n'a pas évolué. Mon père, il avait deux filles, "deux filles, elles vont se marier et elles vont partir. C'est pas la peine que je devienne plus important". Alors que toutes les entreprises dont je vous parlais qui ont disparu, c'est des entreprises où justement il y avait un fils et où on a dit qu'il fallait « mettre le paquet ». Et en fin de compte la mienne est restée. Pourquoi ? Sans doute parce qu'à un certain moment mes parents ont choisi d'être très diversifiés ; c'est-à-dire de vendre aussi bien aux négociants en meubles, qu'aux ébénistes, qu'aux particuliers. Et la clientèle de particuliers est une clientèle malgré tout fidèle. Preuve en est les fauteuils d'enfants. Mes enfants, ils ont 42 ans et maintenant c'est des enfants qui ont eu des fauteuils comme ça qui sont revenus m'acheter des fauteuils d'enfants. Donc on garde cette clientèle, on la fidélise de cette manière là. Après, effectivement, ils vont nous demander des choses un peu différentes mais malgré tout c'est un peu pour ça qu'on est restés. Et puis un emplacement dans le village qui fait que quand on arrive on nous voit, je pense que l'un dans l'autre si on continue d'exister c'est à cause de ça. Et puis aussi le mariage avec Bois Productique nous a permis de répondre à d'autres demandes et de fabriquer quelquefois d'autres choses. Là, il a fallu que le personnel s'adapte mais quand on est dans une petite entreprise type plutôt familial le personnel, il s'adapte. Là, ils ont l'habitude de pas travailler le lundi parce que c'est l'habitude venir au marché à Louhans, mais ce lundi là, il y en avait 2 qui devaient venir travailler pour finir une commande, eh bien ils viennent travailler ! On a gardé encore un petit peu cet esprit là ...

Question de Monsieur Rebillard :_Vous avez cité le roseau, la laïche, et la paille de seigle ?

Nelly Bourdillon : La paille de seigle on ne l'a pas mise tout de suite sur les chaises. Les premières chaises qu'on peut retrouver elles n'étaient faites qu'avec la laïche. L'enrobage avec de la paille est arrivé après. La paille de seigle effectivement elle pousse très bien en Bresse. D'ailleurs, elle est de bien meilleure qualité quand elle

est entre Saône et Seille que si elle est véritablement du côté Saône, dans les terrains sableux. Il faut qu'elle pousse dans les terrains un peu comme chez nous. C'est comme ça qu'elle est la plus solide et la plus facile à utiliser. Et puis par rapport aux chinois – ce que je voulais dire tout à l'heure et que j'ai pas fini – les chinois, eux, ils récoltent leur blé, ils coupent les épis et ils ont le grain et ils gardent la paille pour faire leur paillage. Ils n'ont pas le droit de sacrifier un champ de seigle pour faire du paillage ; alors que nous, le seigle qui est planté pour faire le paillage, est un seigle hybride spécial pour ça. C'est un seigle qui monte très haut. On disait qu'il doit être à hauteur de main d'homme. Il est coupé vert, séché sur le champ et travaillé après d'une certaine façon. Eux, ils le travaillent pareil, mais on n'a jamais la brillance, jamais la souplesse avec les brins de paille de Chine. C'est la différence qu'il peut y avoir. Sinon, les chaises sur lesquelles vous étiez assis ce matin pour le petit-déjeuner sont réalisées avec des paillages de Chine. Alors que tout ce que vous voyez dans le musée, c'est du paillage traditionnel. C'est un paillage qui est plus souple, qui est incurvé. Moi je dis la seule différence qu'il y a c'est le confort, après, dans la durée de vie il n'y en a pas tellement. Durée de vie d'un paillage de Chine ou durée de vie d'un paillage bressan, non, il est d'assez bonne qualité maintenant. Il ne l'a pas toujours été. Les premiers cadres de Chine sont arrivés en 1979, donc c'est pas d'aujourd'hui. Ils sont arrivés à une période où il y avait une forte demande.

Monsieur Donguy : vous nous avez laissé entendre que d'ici 5-6 ans vous allez avoir des difficultés à vous ravitailler en cadres paillés. Vous avez dit aussi que vous n'avez en ce moment plus qu'une personne qualifiée pour faire du paillage. Si d'ici 5-6 ans vous êtes obligée de revoir votre méthode de travail, comment allez vous faire ?

Nelly Bourdillon : Je comprends. Le métier de pailleuse a un peu disparu donc ça va pas être facile. Les plus jeunes pailleuses qu'on peut avoir elles ont 54 ans, 55 ans puisque ça fait quand même un certain nombre d'années qu'on n'en a pas formé. Elles ont toutes au moins plus de 50 ans ça c'est sûr. Et puis beaucoup ont arrêté le métier, donc ça serait vraiment très difficile. Si vous voulez, avez notre fournisseur de cadres paillés, c'est aussi une interrogation. Est-ce qu'on va pouvoir continuer à en avoir ? Parce qu'au départ si vous voulez, les châssis de Chine ils étaient paillés pas très loin de Hong-Kong, pas trop loin des ports pour qu'il n'y ait pas trop de transport,

mais plus l'industrialisation s'est développée en Chine, plus on est rentrés dans les terres. On a commencé dans les années 60-70, puis les femmes sont allées au travail dans les usines et on avait plus de pailleuses... On se retrouve avec le même problème chinois où tout le monde veut aller travailler... On a anticipé, c'est vrai qu'on présente d'autres finitions : on met des assises en tissu, des assises en bois, des choses avec des imitations de certains produits. Mais c'est certain que le jour où y'aura plus de pailleuses, on ne sait pas. Mais il n'y aura peut-être plus de chaisiers avant qu'il n'y ait plus de pailleuses ?

Monsieur Donguy : C'est pour ça que ça me satisfait qu'à moitié parce que je trouve qu'à un moment donné on doit conserver ce savoir ...

Nelly Bourdillon : on l'a oublié.

Monsieur Donguy : et si ces gens qui sont chargés de le transmettre disparaissent et si on laisse tout partir...

Nelly Bourdillon : Et c'est pas faute à un moment donné de ne pas avoir payé parce que on a bien dû à un moment donné pour les garder, payer les pailleuses mais c'était quand même très anecdotique. Si vous voulez, pour la petite histoire, dans les années 60 la préfecture avait demandé à ce qu'on mette sur un papier combien de temps il fallait pour pailler une chaise. Donc on a demandé à une dame qui était déjà particulièrement experte, on lui a dit : « y'a quelqu'un qui va venir, qui va te contrôler, tu vas pailler le plus vite possible et on va mettre le temps : 2h33 ». Y'a jamais eu une personne qui peut faire une chaise en 2h33 ! Donc, actuellement, elles sont toujours payées sur cette base de 2h33 pour faire une chaise.

Monsieur Donguy : C'est une question qui est délicate, la préfecture vous demande, respectons la fonction préfectorale, d'autant que Madame la sous-préfète est là...

Nelly Bourdillon : Oui mais ça n'a pas été payé...

Monsieur Donguy : Par contre, moi j'ai envie de poser la question : « ça met combien de temps pour former une pailleuse où un homme de métier quel qu'il soit ? »

Nelly Bourdillon : Former une pailleuse il faut un certain temps. Moi je dis souvent, il y a des gens qui savent très bien tricoter. Leur tricot il est bien, il tient bien, il est bien serré, il a beaucoup d'allure et puis il y en a d'autres qui ne savent pas, il y a des trous, etc... Eh bien le paillage c'est exactement la même chose, y'a des gens que vous ne formerez pas et il faut quand même bien pour arriver à pailler des chaises et gagner sa vie en paillant des chaises il faut bien deux mois. Personne ne gagnera jamais sa vie en ne paillant que des chaises...

Monsieur : Pardon Madame, vous venez de nous faire une démonstration qui fait un peu froid dans le dos dans le sens où ça veut dire qu'il y a une perte de ce savoir-faire dans votre activité comme malheureusement ça existe dans beaucoup de domaines. Si j'ai bien compris – je ne suis pas du tout un spécialiste – si je suis là, c'est parce que j'aime les arbres, j'aime le bois, mais je viens de comprendre que les fauteuils et les chaises paillés ne le sont que d'une façon artisanale. Est-ce qu'on peut imaginer qu'il y ait une façon plus industrielle ? Il faut 2h pour pailler une chaise. Evidemment, aujourd'hui, ça veut dire que vous arrivez à des coûts de production absolument aberrants par rapport à ce que demande le marché. Autrement dit : Est-ce qu'il existe une technique qui permette de pailler sans avoir recours à une pailleuse.

Nelly Bourdillon : La réponse va être claire. Beaucoup de gens se sont déjà posé la question puisqu'en 1960 il y avait une émission avec Pierre Bonte qui allait dans les villages et il y avait déjà eu pas mal de remous par rapport à ça. Personne n'a jamais trouvé le moyen de concevoir une fabrication mécanique. Quand c'est une mécanisation c'est pas du paillage qui est utilisé, c'est du ruban, du toron, des choses comme ça, et ça n'a rien à voir avec le paillage tel qu'on le connaît. Pour le moment, non. Et si on a été obligé à un moment c'est bien parce qu'il avait été aussi très difficile de trouver le personnel sur place. C'est aussi le pourquoi des chaises qui ont été fabriquées avec les cadres amovibles, parce que pendant des années nous on a eu des véhicules avec des gros volumes pour pouvoir emmener le travail chez les différentes pailleuses parce qu'on emmenait la chaise et on récupérait la chaise qui était terminée. Là, avec le système à cadre, c'est vrai qu'on a supprimé un certain

nombre de choses, mais la machine à pailler elle n'existe pas. Avis aux amateurs et au concours Lépine !

Monsieur : D'autre part vous avez stipulé à un moment donné que vous aviez des difficultés à vous approvisionner en hêtre. Or, il s'avère que depuis de nombreuses années, pour ne pas dire des décennies, le hêtre notamment dans toute la région des Vosges trouve difficilement des débouchés. C'est tellement vrai qu'au cours des 10 dernières années le cours du hêtre a baissé de façon extrêmement substantielle. Et on arrive à quoi aujourd'hui ? C'est le côté aberrant du système, c'est que les grumes de hêtre sont aujourd'hui achetées par les Chinois. Ça part en Chine et après évidemment ça assèche potentiellement un marché national. Mais moi ce que je viens de découvrir et ce qui m'étonne – je m'excuse, je ne mets pas en doute tout ce que vous venez de nous dire – c'est que, à un moment où les industriels sont capables de créer je dirai à peu près n'importe quoi, d'industrialiser n'importe quoi, on n'ait pas été capables de faire une machine qui soit capable de pailler.

Nelly Bourdillon : Là, la réponse est donnée. Quant à l'approvisionnement en hêtre, il a été pendant un certain temps assez chaotique avec des cours qui étaient très hauts effectivement parce qu'il y en avait d'autres qui le voulaient. Il a été acheté aussi par les Italiens au départ, mais actuellement on n'a aucun problème d'approvisionnement. La personne qui a repris les établissements Boisform qui est un acheteur de bois et achète des coupes de chênes trouve largement le hêtre dont on a besoin dans certaines coupes de chênes. On n'a pas de problèmes au niveau du bois, on aura sans doutes des problèmes au niveau du paillage mais des problèmes au niveau du bois, non. On trouve même du bois de bien meilleure qualité maintenant qu'on peut aller chercher plus loin. On n'achetait jamais du hêtre dans le 51, dans le 52. Là, maintenant on peut les acheter là-bas et on a des bois de très bonne qualité, et des bois blancs. Mais on l'achète pas en Saône-et-Loire, le hêtre, parce que les hêtres de Saône-et-Loire sont des hêtres rouges et il nous faut des hêtres blancs. Je vous ai dit que le hêtre de la Drôme était nerveux et tordait, les hêtres de la forêt de Planoise ou de Chapaize on ne peut pas les utiliser pour la chaise. Par contre, c'est vrai que les Italiens ils ont acheté tout et n'importe quoi et ils ont vendu des chaises qui étaient teintées foncées, qui étaient avec des bois rouges de mauvaise qualité. Mais ça, c'est une autre histoire...

Monsieur Donguy : je reste quand même très inquiet parce de toute façon un savoir-faire disparaît pour une question de coût du travail. Si on fait une synthèse c'est ça. Et on veut défendre un territoire ? !

Nelly Bourdillon : Ecoutez, moi j'essaie de la défendre du mieux possible en fabricant tout ce que je peux en France. S'il n'y avait que le paillage qui était fabriqué à l'étranger c'est pas très très grave en soi maintenant. Nous on est resté, du moins dans mon entreprise Badaut-Duquet, même à Bois productique-Boisform on est restés des fabricants français. On essaie de sauver ce qui est français. On n'a jamais fait venir quoi que ce soit de l'étranger. On est toujours restés dans l'entreprise et dans l'entreprise on fait tout de A à Z et chaque fois que l'on peut éviter d'acheter à l'extérieur, même y compris en Italie, on n'achète pas. On achète français mais les paillages on y a été contraints et forcés. Mon client Courtepaille, il a été l'un des derniers à passer justement au paillage fait en Chine, mais il est arrivé un moment où pour lui aussi, c'était impossible, on ne trouvait plus assez de pailleuses parce que le métier n'était pas non plus valorisant... vous savez les gens qui étaient pailleurs de chaises, où la dame si elle était pailleuse de chaises, elle ne mettait pas pailleuse de chaises sur sa profession, cherchez pourquoi ?

Annie Bleton-Ruget : vous avez le dos qui a mal, les bras qui ont mal, etc...

Monsieur Donguy : Mais par contre les chinois eux ils peuvent bosser ! Alors là, c'est d'une hypocrisie la plus totale. Mais par contre vous défendez l'artisanat, le savoir-faire, la transmission, et pour ça je vous rejoins à 100 %.

[Voir la présentation de Nelly Bourdillon](#)

Clôture,
Annie BLETON-RUGET,
vice présidente de l'Ecomusée.

Je reprendrai 30 secondes la parole pour clore cette journée d'étude, pour nous féliciter que les débats sur les problèmes contemporains soient de vrais débats, et nous ne les occultons pas. Et nous aurons l'occasion d'y revenir au cours d'autres journées d'étude.

Je voulais simplement vous rappeler en 3 mots que cette journée d'étude s'inscrivait dans un cycle en quelque sorte : nous avons travaillé sur les forêts, nous avons travaillé sur le bois, nous avons travaillé aujourd'hui sur les usages du bois. Tous ces travaux sont en ligne sur le site de l'Ecomusée, donc je vous invite à les regarder à nouveau, à y réfléchir et j'attire votre attention sur le fait que nous essayons toujours d'associer à la fois des études et des témoignages de professionnels comme nous l'avons fait aujourd'hui, que nous continuerons dans cette voie. Restez-nous fidèles.

Nous débattons en ce moment de la prochaine journée d'étude, plusieurs idées sont en cours donc suivez-nous et retrouvez-nous l'année prochaine.

Je voulais remercier pour terminer les intervenants, tous les participants et je vous souhaite un bon retour à tous.

FIN